



De la prière

Dieu donne la prière à celui qui prie ;
mais la prière que nous accomplissons uniquement par habitude,
sans avoir le cœur brisé à cause de nos péchés,
n'est pas accueillie par le Seigneur...

Apprends l'humilité du Christ et le Seigneur
te donnera de goûter la douceur de la prière.
Si tu cherches la prière pure, sois humble, sois sobre,
confesse-toi sincèrement et la prière t'aimera...

Souviens-toi que le Seigneur te voit
et sois dans la crainte de blesser ton frère ; ne le juge pas,
ne le peine pas – même par l'expression de ton visage –
et alors le Saint Esprit t'aidera et t'aimera en tout.

SAINT SILOUANE,
MOINE DU MONT ATHOS (1866-1938)

Les Amis des Monastères

N° 142 - AVRIL 2005 - TRIMESTRIEL - 4 €



Le monachisme oriental

La Fondation des Monastères

reconnue d'utilité publique (J.O. du 25 août 1974)



SON BUT

- Subvenir aux besoins des communautés religieuses, contemplatives notamment, en leur apportant un concours financier et des conseils d'ordre administratif, juridique, fiscal.
- Contribuer à la conservation du patrimoine religieux, culturel, artistique des monastères.

SES MOYENS D'ACTION

- Recueillir pour les communautés tous dons, en argent ou en nature, conformément à la législation fiscale sur les réductions d'impôts et les déductions de charges.
- Recueillir donations et legs, en franchise des droits de succession (art. 795-4 du code général des impôts).

SA REVUE

Publication trimestrielle présentant :

- un éditorial de spiritualité ;
- des études sur les ordres et les communautés monastiques ;
- des chroniques fiscales et juridiques ;
- des annonces, recensions, échos.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS

“Fondation des Monastères”

83/85, rue Dutot

75015 Paris

Tél. 01 45 31 02 02

Fax 01 45 31 02 10

E-mail: fondationdesmonasteres@wanadoo.fr

www.fondationdesmonasteres.org

CCP 3 041 212 F LA SOURCE

Les Amis des Monastères

revue trimestrielle

Photos de couverture:

Christ «Lumière du Monde»

Moscou XVI^e siècle

Coll Chevetogne 197x125

LES AMIS DES MONASTERES

ISSN: 1250-5188

Dépôt légal:

n° 05.242 - avril 2005

Commission paritaire:

N° 1007 G 82214 du

10 octobre 2002

Directeur de la publication:

Mère Myriam Fontaine

Rédaction:

Tél.: 01 45 31 02 02

Fax: 01 45 31 02 10

Impression:

Atelier Claire Joie

Monastère des Clarisses

38344 Voreppe CEDEX

Tél. Mon.: 04 76 50 26 03

Numéris: 04 76 50 87 52

Fax: 04 76 50 17 17

E-mail: clairejoie.voreppe@wanadoo.fr

SOMMAIRE

N° 142 – avril 2005

Eglises d'Orient et orthodoxie.

Père Achille Mestre mb. 2

Le symbolisme dans la liturgie byzantine.

Michel Van Parys osb. 6

L'activité œcuménique.

du Monastère de Chevetogne .

Lambert Vos osb. 14

La prière personnelle

dans les monastères orthodoxes.

Un moine orthodoxe,

père spirituel du monastère de Solan. 29

Chronique juridique

a) Attention aux dons faits

aux communautés non reconnues 38

b) Le chèque-emploi associatif 39

c) A propos des ascenseurs 40

Recensions 42

Annonces 47

Abonnez-vous 48

EGLISES D'ORIENT ET ORTHODOXIE

Lorsque le comité de rédaction de la revue a décidé de donner la parole à des moines orientaux, si peu, si mal connus en France, il a paru opportun de présenter un aperçu plus large de l'orthodoxie, afin de préciser à grands traits ce dont il est question. Car de fait, les interrogations et doutes les plus divers ne manquent pas : mais quel est le statut de telle église de Paris ? Est-elle catholique ou non ? Le patriarche de Constantinople est-il l'équivalent du Pape ? Pouvons-nous communier dans une Eglise orthodoxe ? Y a-t-il des Eglises d'Orient rattachées à Rome ? Qu'est-ce qui nous divise d'avec l'orthodoxie ? Toutes ces questions et bien d'autres, qui peuvent émaner de catholiques pratiquants, témoignent que nous connaissons mal notre Orient chrétien, lequel est, il est vrai, décidément bien complexe parce que pluriel... En réalité, ce monde chrétien d'Orient est double. D'un côté, il y a l'orthodoxie qui, avec 160 à 180 millions de fidèles, représente le courant majoritaire ; et puis, il y a quelque 15 millions de fidèles qui se retrouvent dans des Eglises de rite oriental rattachées à Rome.

Les Eglises orthodoxes, des Eglises sœurs.

L'orthodoxie s'est officiellement séparée de Rome en 1054. Mais le

dépôt de la foi et la tradition de la liturgie ont été conservés intacts en Orient. Et ensemble, nous reconnaissons la validité des sept premiers conciles œcuméniques de Nicée I (325) à Nicée II en 787, en passant par Constantinople, Ephèse et Chalcédoine. Les grands dogmes christologiques et trinitaires nous sont donc communs. Nous reconnaissons ensemble les sacrements, comme signes visibles de la grâce institués par le Christ pour donner le salut. Nous inscrivons pareillement nos évêques dans la succession apostolique¹. Le Credo nous est commun et l'antique querelle du Filioque tend à s'aplanir. Certes, les orthodoxes n'ont jamais admis ce qu'ils considèrent comme un ajout dans le Credo lorsque nous proclamons que 'le Saint Esprit procède du Père et du Fils'. Nous pouvons les rejoindre avec justesse en considérant que 'le Saint Esprit procède du Père par le Fils'. Ensemble nous vénérons Marie Théotokos, Mère de Dieu, et déclarée telle au Concile d'Ephèse (431) ; nous la reconnaissons vierge avant et après l'enfantement. Cependant le dogme de l'Immaculée Conception² n'est pas repris par l'orthodoxie qui considère inutile une telle formulation dans la mesure où la Mère de Dieu a été porteuse de toute la grâce, de toute

¹ Ce qui n'est pas le cas des évêques luthériens ou anglicans, que l'Eglise catholique considère hors de cette succession.

² proclamé par Pie IX en 1854.

la pureté de l'ancienne alliance³. Et puis ce dogme fut proclamé par un Pape avec lequel la rupture est consommée depuis presque un millénaire ! Pour cette même raison, encore moins acceptable est le dogme de l'infaillibilité pontificale proclamé par le premier Concile du Vatican en 1870.

Les Eglises orthodoxes, des Eglises séparées.

Pour comprendre la séparation d'avec Rome, il faut remonter fort loin dans l'histoire politique. L'empereur Constantin a décidé de fonder une nouvelle capitale en Orient : Constantinople. A l'émergence politique de la ville, va correspondre une primauté équivalente à celle du siège de Rome. Ce sera déjà l'œuvre du canon 28 de Chalcedoine... lequel ne sera jamais 'reçu' dans l'Eglise latine !

Ensuite, la déchirure va se faire progressivement. L'Occident s'inscrira dans la tradition d'Augustin qui insiste beaucoup sur le péché originel, la prédestination et le rôle de la grâce. Chaque Eglise aura tendance à se situer dans le sillage de ses propres Pères ; la différence de langue (latin et grec) accentuera les clivages et les modes de pensée ; les usages pourront diverger⁴. L'Occident

développera une conception très hiérarchique de la primauté pontificale, transposée de l'Empire romain, tandis que l'Orient tendait à ne voir dans le patriarche de Rome qu'un primus inter pares... voire à l'ignorer.

Le 16 juillet 1054 au matin, la rupture sera publiquement consommée. Le cardinal légat du Pape pénètre dans Sainte Sophie où se déroule la Divine Liturgie et dépose sur l'autel la bulle d'excommunication contre le patriarche Michel Cérulaire. La séparation deviendra douloureusement irréversible en 1204 lors du sac de Constantinople par les Croisés. Les églises sont alors pillées, profanées, les autels brisés, l'or et l'argent des vases sacrés emportés. Jusqu'à nos jours, il en subsiste des traces dans la mémoire collective de l'Orient. Et l'on comprend mieux dans ces conditions les paroles de repentance prononcées, à Athènes en mai 2001, par le Pape Jean-Paul II devant un patriarche grec Christodoulos assez réticent.

A partir du 15^e siècle, l'orthodoxie byzantine va devoir vivre en milieu hostile, puisque Constantinople tombe en 1453 aux mains des Turcs. C'est bien davantage encore une persécution que l'orthodoxie vivra en Russie après la révolution de 1917, sauf à tenter parfois de s'accommoder avec le pouvoir.

³ Il est intéressant de relever ici les nuances de l'approche mariale entre nos Eglises. En effet, si la dévotion à la Vierge Marie est très importante dans l'orthodoxie, elle y est plus intériorisée que chez nous, moins dogmatique en quelque sorte. C'est ainsi que l'orthodoxie ne proclame pas l'Assomption de la Vierge mais célèbre sa Dormition, Marie ayant été enlevée dès sa mort par le Seigneur pour demeurer auprès de Lui. Une même sobriété fait que l'orthodoxie ignore le phénomène des apparitions.

⁴ par exemple avec l'utilisation du pain azyme, à partir des 7 et 8^e siècles, pour la confection des hosties en Occident.

Les Eglises orthodoxes, une communion d'Eglises.

L'orthodoxie n'est pas une Eglise centralisée comme l'Eglise catholique, ce qu'il lui arrive parfois de nous envier ! Elle est une communion d'Eglises, dont la plupart sont autocéphales, au sens étymologique comme canonique. D'où leur très grande indépendance d'organisation et de fonctionnement. Parmi elles, se dégagent les quatre grands patriarchats apostoliques : Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. Et puis existent de nombreux autres patriarchats ou Eglises dont les plus importants sont ceux de Moscou⁵ et de Grèce. En France, on compte actuellement près de 300 000 orthodoxes, principalement rattachés à l'Eglise orthodoxe russe⁶. Toutes ces Eglises reconnaissent une certaine primauté d'honneur au patriarche œcuménique de Constantinople qui ne veille plus directement que sur une poignée de fidèles ; mais l'influence du Phanar reste très grande dans le monde orthodoxe.

Une place à part doit être faite aux Eglises pré-chalcédoniennes, par exemple les Eglises coptes ou d'Ethiopie, qui n'ont pas accepté les définitions du concile de Chalcédoine de 451 sur les deux natures divine et humaine du Verbe incarné.

Elles ne sont pas en communion plénière avec l'orthodoxie, même si leur accord de foi est désormais complet.

Toutes les Eglises orthodoxes, fidèles à la foi indivise de l'Eglise du Christ, le sont aussi à leurs traditions liturgiques propres. C'est sans doute l'aspect le plus connu de quiconque a participé à une liturgie orientale : les cinq sens du priant sont éveillés par l'icône, la lumière, l'encens, les grelots et la voix grave du chant. Tout contribue à faire descendre le ciel sur la terre, dans cet espace de l'église construite sur les plans de la Jérusalem céleste : la symbolique joue à plein et c'est une véritable catéchèse que de se la faire expliquer par un spécialiste⁷.

Les Eglises catholiques de rite oriental.

Cette structure, cette prière, ces traditions se retrouvent aussi dans des Eglises de rite oriental rattachées à Rome. Au nombre de vingt et une, elles sont inscrites dans cinq rites⁸ qui correspondent, chacun, à un patrimoine spirituel propre. Les plus nobles de ces Eglises sont, bien sûr, les Eglises patriarcales⁹ ; mais il y a aussi des Eglises archiépiscopales majeures, des Eglises métropolitaines

⁵ qui connaît de fréquentes divergences avec le patriarcat de Constantinople.

⁶ dont le siège cathédral se trouve à Paris, rue Daru, et auquel est relié le célèbre Institut Saint Serge. En revanche, et la question nous a quelquefois été posée, l'Eglise Catholique Orthodoxe de France (ECOF) n'a pas de liens canoniques avec un patriarcat ; pas plus qu'avec l'Eglise catholique bien sûr.

⁷ La disposition intérieure de l'église évoque aussi le Temple de Jérusalem, avec son parvis, son chœur, et le Saint des Saints protégé par le voile.

⁸ alexandrin, antiochien, chaldéen, arménien et byzantin.

⁹ de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche...

et d'autres Eglises de droit propre. Une place à part doit être signalée : celle des Eglises uniates qui, à partir du XVI^e siècle, ont fait le choix de se rattacher à Rome. Il s'agit essentiellement d'Eglises gréco-catholiques¹⁰. De telles Eglises uniates ont toujours été très mal vues de l'orthodoxie qui dénonce en elles l'effet du prosélytisme¹¹.

Le mode de gouvernement le plus original, le plus ancien aussi, est le mode patriarco-synodal conforme aux canons des saints conciles (notamment de Nicée II). L'Eglise est dirigée par un patriarche élu par les évêques de son Synode ; les évêques sont pareillement élus par le synode. Le lien avec Rome se fait par le biais de la lettre de communion qu'envoie tout nouveau patriarche au Pape. On est loin du système de désignation dans l'Eglise latine où tout passe par la nomination de Rome. Les autres grandes traditions sont maintenues dans l'Orient catholique. Par exemple la possibilité d'ordonner prêtres des hommes mariés¹². Ou encore la très large place faite à la vie monastique, bien spécifiée au sein de la vie religieuse en général¹³.

¹⁰ par exemple à Paris, la paroisse st-Julien le Pauvre.

¹¹ La querelle de l'uniatisme envenime encore les relations entre le Vatican et le patriarcat de Moscou par exemple.

¹² ce qui ne règle pas, contrairement à ce que l'on croit souvent, la question du mariage des prêtres : en effet, le choix du célibat ou du mariage doit être déjà posé au moment de l'ordination ; ensuite le prêtre ne change pas de statut : ayant par exemple fait le choix du célibat, il ne saurait se marier.

¹³ D'où, sous le titre 'les monastères', les nombreux canons 433 à 503 rédigés dans le Code de droit canonique pour les Eglises de rite oriental (promulgué par Jean-Paul II en 1990).

¹⁴ Le code de droit canonique, au canon 844, en a tiré les conséquences : les prêtres catholiques administrent licitement les sacrements de pénitence, d'Eucharistie et d'onction des malades aux fidèles orthodoxes qui le demandent de leur plein gré ; inversement, les fidèles catholiques, en cas d'impossibilité de recourir à un ministre de leur culte (par exemple à l'étranger) peuvent recevoir les mêmes sacrements des ministres orthodoxes... mais ces Eglises ne nous accordent généralement pas l'hospitalité sacramentelle.

En guise de conclusion.

A terme, on peut espérer un jour de retrouver une Eglise indivise. Ce qui supposera certainement de relire la primauté pontificale, ainsi que Jean-Paul II l'envisage dans la grande encyclique *Ut unum sint*. Alors les Eglises catholiques de rite oriental joueront un rôle essentiel de pont. En attendant, le dialogue œcuménique fut bien engagé après Vatican II avec la levée mutuelle des excommunications entre Paul VI et le patriarche Athénagoras I^{er}¹⁴. Peut-être trouvera-t-il un nouveau souffle lorsque le patriarche œcuménique de Constantinople aura réussi la réunion tant attendue du concile pan-orthodoxe ?

Nous laissons maintenant à nos lecteurs la faculté d'aller plus avant dans cette connaissance de l'Orient grâce au Père spirituel du monastère orthodoxe de Solan en France et aux moines catholiques de Chevetogne en Belgique, lesquels assurent un lien irremplaçable avec l'orthodoxie. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude pour leur précieuse collaboration.

P. ACHILLE MESTRE MB.

LE SYMBOLISME DANS LA LITURGIE BYZANTINE

Dans un bref article, il n'est pas aisé d'évoquer à la fois les symboles vécus de la liturgie byzantine, l'ensemble de leur ordre symbolique dans la vie liturgique des Eglises, ainsi que l'histoire de ses formes et des ses cérémonies dans leur dimension symbolique. Je dois me limiter à situer quelques éléments essentiels de la vie liturgique des chrétiens d'Orient qui se rattachent à la tradition byzantine telle que la vivent aujourd'hui nos frères et sœurs orthodoxes de Grèce, de Russie, de Roumanie, de Serbie, de Géorgie et du Proche-Orient.

Dans la forme actuelle de sa célébration, cette liturgie est la confluence historique de plusieurs traditions de l'Église ancienne : liturgies d'Antioche et d'Asie Mineure des IV^e et V^e siècles ; liturgies de Jérusalem et de la Palestine byzantine qui remontent aux V^e, VI^e et VII^e siècles ; liturgies de l'Empire romain oriental et en particulier de sa capitale Constantinople.

1. LE TEMPS LITURGIQUE

Avant d'être une action symbolique, la liturgie byzantine est une action dramatique. Dans l'espace et dans le temps, elle déploie l'œuvre d'amour de Dieu, la bienveillance du Père. Au-delà de la célébration, la liturgie doit s'ouvrir à la louange éternelle à savoir le silence qui chante la Sainte Trinité.

1. L'année liturgique. Pâques et les douze grandes fêtes

Dans la tradition byzantine, l'originalité du temps liturgique est liée à la place toute particulière occupée par la fête de Pâques, la fête des fêtes. La Résurrection de Jésus-Christ inaugure un temps radicalement autre que le temps dans lequel vit l'homme marqué par le péché, le temps cyclique qui court vers la mort parce qu'il court vers la corruption. Pâques nous introduit dans le huitième jour, le jour sans déclin, le jour au-delà du repos du sabbat de la mort du

Christ. C'est l'aujourd'hui du salut et de la vie de Dieu. Cet aujourd'hui du jour de Pâques récapitule tout le temps passé et futur de l'histoire humaine : il lui donne son sens. La liturgie byzantine exprime cette contemporanéité paradoxale de Pâques avec la totalité du temps de la création, les sept jours de création. Le symbolisme de cette contemporanéité est signifié par le fait que les huit jours qui séparent le dimanche de la Résurrection du dimanche suivant sont considérés comme un jour unique. Ainsi Pâques nous introduit dans le huitième jour. Ce n'est qu'après le dimanche de Thomas que la liturgie byzantine recommence le cycle récurrent des huit tons musicaux utilisés pendant les semaines de l'année — chacun pendant une semaine — pour le chant des psaumes, des hymnes et des tropaires. Au cours des huit jours de Pâques qui constituent un seul jour, on prend chaque jour un ton différent. Cette utilisation de huit tons au cours de ces huit jours montre que Pâques est la précipitation ou mieux encore, la condensation du temps de la Création. Pâques ouvre à l'homme cette vie nouvelle qui, selon les spéculations de certains théologiens de l'âge patristique,

n'est pas seulement l'éternité mais l'aion nouveau destiné à purifier l'homme et à le faire progresser indéfiniment dans la contemplation de Dieu. L'accélération des tons musicaux montre que Pâques se situe au centre de l'année liturgique. C'est à partir de la célébration de Pâques que se déploient non seulement la célébration hebdomadaire mais aussi la célébration des douze grandes fêtes liturgiques. La préparation immédiate, à savoir les quarante jours de jeûne, récapitule la traversée du désert par les Juifs durant quarante ans. La prolongation de Pâques, son achèvement, est la Pentecôte, la cinquante, sept fois sept plus un. Ainsi se manifeste par le redoublement final de la semaine la descente du Saint Esprit, la création nouvelle. Paradoxalement, comme on le chante aussi dans les hymnes latins du dimanche, Pâques est le premier jour ou mieux encore le jour zéro qui précède, l'origo de la création. Toute l'année liturgique, en particulier le cycle des fêtes du Christ et de la Mère de Dieu, sera fonction de la célébration de la fête de Pâques à laquelle le chrétien participe par son baptême et par les autres sacrements qui actualisent continuellement la grâce baptismale.

L'année liturgique commence le 1^{er} septembre, jour qui marquait aussi le début de l'année civile à Byzance. Dès le huit de ce mois, la liturgie byzantine célèbre la Nativité de la Vierge, figure de l'Église et de l'humanité, l'aurore de l'aurore du salut. Quelques jours plus tard (14 septembre) on célèbre la fête de la sainte Croix, quarante jours après la Transfiguration (6 août). Ces deux fêtes relient les deux années liturgiques et les imbriquent selon la nécessité même de l'histoire du salut. Le 21 novembre, la célébration de l'entrée de la Mère de Dieu dans le Temple inaugure déjà le cycle de Noël qui comprend à la fois la fête de l'Incarnation, la Nativité du Christ, et la Théophanie, le baptême au 6 janvier. Les deux fêtes n'en font qu'une seule, l'une étant la manifestation cachée, l'autre, la manifestation publique du Christ. Je passe quelques fêtes pour souligner que l'année liturgique s'achève par la fête du 15 août, symbole de la Résurrection de l'Église. Marie, figure type de l'Église, entre dans la Gloire et dans la Résurrection de son Fils.

2. *La semaine liturgique*

Si Pâques constitue l'axe central et générateur de l'année liturgique, elle est aussi le principe fondamental de la semaine liturgique puisque chaque semaine débute par le huitième jour, le dimanche, la Pâques hebdomadaire. «Si l'Orient accuse une affinité particulière avec cet aspect de l'Évangile que sont la Résurrection, la Transfiguration, la déification de l'homme, s'il a trouvé dans sa théologie et ses liturgies des modes d'expression remarquables, il a donné également le moyen de nourrir la conscience pascale tout au long de l'année. C'est sa célébration du dimanche»¹.

Chaque jour de la semaine a un thème propre. Cette présence de Pâques jette une lumière extrêmement vive sur la conscience du caractère central de toute fête et de toute célébration, conscience que nous trouvons dans la tradition byzantine et ailleurs dans toutes les traditions chrétiennes. Toute fête est perçue comme célébration de la mort et de la résurrection du Christ.

¹ N. EGENDER, *Dimanche*. Office selon les huit tons, Chevetogne, 1972, p.11.

3. La célébration du jour

Ce n'est pas seulement l'année et la semaine mais aussi la journée qui sont marqués par le mystère de Pâques². Le jour liturgique commence le soir par la célébration des vêpres : « Dieu créa le soir et le matin » (Genèse 1,5). Ce réalisme biblique fait que chaque soir on lit ou on chante le psaume 103, psaume de la Création. Dans cette pratique s'affirme la conviction que la journée englobe la totalité du temps de la Création. Elle en exprime la symbolique qui se réfère inévitablement au Christ. Le soir est la tombée du jour, c'est-à-dire l'heure des ténèbres et du péché. Mais l'office du soir célèbre et chante le Christ comme la lumière dans la nuit. Cette lumière est entrée dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas saisie (Jean 1,5). Avec l'acclamation du phôs hilaron, « lumière joyeuse », l'homme attend l'au-delà de la vie mais il est déjà guidé par elle vers l'aurore du jour éternel. Au premier office du matin, l'orthros, on acclamera le Christ comme l'aurore du jour éternel, Seigneur et Dieu de lumière qui s'est levée sur nous. Ce sont les mots du psaume 117, le psaume par

excellence de la Résurrection. De la même façon, les heures du jour sont marquées par le symbolisme du temps du salut. La troisième heure commémore la descente du Saint Esprit, la sixième la Crucifixion, la neuvième la mort du Christ en croix.

Ainsi le temps s'organise en fonction de l'œuvre de Dieu, durant l'année et autour du dimanche, Pâques hebdomadaire. Dans un célèbre sermon pascal Grégoire de Nysse dit que le temps que nous vivons mesure l'œuvre de Dieu, mais Dieu a créé une œuvre nouvelle dans la Rédemption en adaptant le temps à son ouvrage. C'est dans ce temps nouveau que nous sommes introduits par la célébration des sacrements et de la louange.

II. L'ESPACE DE LA LITURGIE

1. L'architecture

Ce qui est vrai pour le temps l'est également pour l'espace. Il n'existe plus d'espace proprement terrestre pour la célébration puisque le Christ est le temple nouveau, le lieu unique où l'on peut adorer le Père en esprit et en vérité. Le temple nouveau c'est le Christ, c'est

² N. EGENDER, La prière des heures. Chevetogne, 1975.

chacun de ses membres, ce sont les assemblées des chrétiens réunis en son nom (Matth., 18, 20). Mais tout en ayant cette conviction que l'homme baptisé en Christ est bien le temple nouveau, les communautés chrétiennes osent entreprendre l'édification de ces temples provisoires que sont toutes les églises. À ce sujet on pourrait ici évoquer rapidement ce que dit Maxime le Confesseur dans sa *Mystagogie* (628-630) à propos du temple de l'église. Dans l'édifice de l'église Maxime voit à la fois l'image de Dieu et du corps mystique d'une part et d'autre part, l'image de l'Univers et surtout l'image de l'homme. En effet l'autel correspond à l'esprit, le sanctuaire à l'âme et la nef correspond au corps. Désormais, selon la liturgie et l'anthropologie découlant de Pâques, ce n'est plus l'homme qui est microcosme mais le monde, puisque l'homme est le macrocosme à l'image duquel le monde a été créé en Christ.

L'espace de la vie nouvelle sera le Temple nouveau, le Corps du Christ ressuscité. Les églises seront toujours l'inscription dans l'espace de Celui que rien ne peut contenir, afin de nous inciter à l'adoration en esprit et en vérité. L'espace liturgique idéal

byzantin exprime cette conviction en tournant l'église vers l'Orient, c'est-à-dire, comme le soulignent souvent les fresques et les icônes, vers le Christ qui vient, vers le Christ en gloire. L'espace est orienté vers la Jérusalem céleste. Voilà qui suggère qu'à la fin des temps ce mur oriental s'ouvrira afin de laisser entrer le Christ. C'est la raison pour laquelle au-dessus de l'autel on peint l'étimasia, le trône vide du Christ qu'il occupera à son retour avant de remettre tout au Père.

Chaque église est un petit Univers ou plutôt un homme en grand, un autre Christ. Ce symbolisme s'exprime par un double mouvement. Un axe vertical se marque par la coupole surmontée par la lanterne et par une seconde coupole dans laquelle est peint le Christ Pantocrator entouré des anges. Dans la première coupole les iconographes représentent toujours la liturgie céleste, les apôtres et les ancêtres du Christ. En-dessous, dans l'espace rectangulaire et plus généralement cubique qui porte la demi-sphère parfaite du monde céleste, il y a l'espace à quatre dimensions de l'histoire du Nouveau Testament, des saints et des baptisés. On se trouve en présence d'un mouvement ascensionnel

des baptisés, des saints, de l'Évangile, des prophètes de l'Ancien Testament, des anges et du Christ Pantocrator qui domine ciel et terre. Soulignons la réplique du cosmos dans son imperfection cubique d'une part et, d'autre part, la perfection céleste circulaire dominée par le Christ. En revanche l'axe horizontal de l'église est toujours en marche vers l'Orient. Cette marche commence dans le narthex ou dans l'entrée de l'église par les représentations de l'Ancien Testament. Elle continue dans la nef par l'évocation du Nouveau Testament et s'achève dans la décoration du sanctuaire qui évoque les mystères du salut, indiquant que nous attendons l'avènement du Christ, la parousie. Celle-ci viendra pour parachever son œuvre de salut laissée maintenant quant à chaque être humain à la détermination de la liberté humaine. Au fond de l'abside, depuis le XII^e siècle, nous apercevons la Mère de Dieu, la Theotokos, comme figure de l'Église en marche. Elle regarde le Christ représenté au moment du jugement dernier, sur le mur ouest. Une grande partie de ce symbolisme est commune avec la tradition chrétienne de l'Occident.

2. *L'iconographie*

L'élément le plus communément connu du symbolisme de la liturgie byzantine est son iconographie. L'Occidental qui entre dans une église orientale est frappé par cette présence des images, que ce soit sous forme de fresques, de mosaïques ou d'icônes. Au niveau de la perception directe, de la piété du peuple croyant, cette iconographie est d'une importance fondamentale. Entrer dans la maison de Dieu, c'est entrer dans la maison du Père, maison peuplée de la nuée des témoins (Hébr, 12,1). Icônes et fresques évoquent d'abord cette présence de l'Église tout entière. Par là même elles montrent comment chaque célébration liturgique ou chaque espace liturgique est insuffisant ou déficient par rapport à la totalité de l'Église, puisque l'Église qui célèbre ici-bas n'est que la petite partie pérégrinante du Corps du Christ qui à chaque action liturgique concélèbre avec l'Église du ciel. L'icône a pour fonction de rendre présente cette face glorieuse, non seulement de Dieu mais aussi des saints. Ce sont les amis de Dieu et nos amis qui sont entrés dans l'espace et dans le temps de l'éon nouveau dont le propre est justement de montrer cette frontalité de l'homme

devenu visage, icône de Dieu. L'icône montre la droiture du regard et des mains. Elle ne veut pas évoquer autre chose que la Résurrection, que cette gloire de l'image de Dieu en l'homme.

III. THÉOLOGIE ET SYMBOLISME DANS LA LITURGIE

1. La liturgie comme actualisation dramatique

Dans la liturgie eucharistique que les chrétiens de la tradition byzantine appellent « la sainte Liturgie », nous rencontrons simultanément ce sens exemplaire de l'action liturgique et, en mineur, le « contreplaqué », les artifices parfois, de la mystagogie ou explication de rites. L'ensemble de la liturgie eucharistique est assimilé à la vie du Christ. Pareille explication est fort poussée dans la sainte liturgie byzantine puisque tous les rites préparatoires de l'offrande sont assimilés, dans le symbolisme concret de la préparation du pain et du vin, à la vie cachée du Christ. La mystagogie a au moins cette vertu : c'est de montrer que le symbolisme n'est plus vécu d'une manière évidente. Elle tente de montrer aux chrétiens la grandeur et le sens caché de ce qu'ils vivent.

2. Le symbole comme reflet de l'histoire du salut

Toute action symbolique de la liturgie chrétienne doit être référée à l'histoire du salut. Nous célébrons l'accomplissement de l'action de Dieu dans l'Ancienne Alliance. La dialectique des deux Testaments appelle l'achèvement qu'est la parousie. L'épiclèse du retour du Seigneur constitue l'essence de la liturgie chrétienne dans la prééminence du sacrement et de la parole mais aussi dans l'action et dans les cérémonies rituelles. Il est significatif que pendant les grandes vigiles de Pâques nous entendons proclamer les grands types de la Résurrection présents dans l'Ancienne Alliance : création, arche de Noé, sacrifice d'Isaac, traversée de la Mer Rouge, Jonas, résurrection du fils de la sunamite, les trois jeunes gens dans la fournaise. Nous n'assistons pas seulement à l'annonce du type mais aussi à la présence de l'anti-type dans la communion eucharistique. La liturgie est non seulement une anamnèse du passé, mais encore de l'adventus, de l'avenir dans son sens étymologique. Elle est anamnèse de Celui qui vient. Elle hâte la venue de Celui qui vient. La liturgie entre dans l'action même de Dieu comme le dit l'Apocalypse.

3. Le symbole comme reflet de l'ordre cosmique

Ce rapport premier et fondamental de la liturgie à l'histoire du salut est complété par le rapport du symbolisme liturgique à l'ordre cosmique. Il n'y a pas de séparation entre la Création et la Recréation : mirabilis reformati, « Dieu a plus merveilleusement formé les jours de la Pâques et de la Pentecôte ». Car l'Esprit du Verbe qui a inspiré les Écritures et qui nous proclame l'Évangile éternel, est aussi l'Esprit qui a assisté le Verbe dans la Création et qui en quelque sorte a déposé dans la Création les pierres d'attente du salut. Saint Ephrem expliquera que l'oiseau sacrifié pour le lépreux en Lévitique (Lev 14, 3-6), au moment de son envol, représente la Croix. Nous pouvons sourire de cette ingéniosité symbolique mais elle exprime une conviction fondamentale : la Création est seconde, ontologiquement par rapport à la Recréation puisque la fin est l'origine du début. C'est l'arbre qui explique la semence et non la semence qui explique l'arbre.

4. Liturgie céleste et liturgie terrestre

Le temps nous manque pour traiter cette dimension symbolique la plus apparente dans la liturgie byzantine : la liturgie terrestre est le reflet de la liturgie céleste. Elle est très apparente parce que souvent affirmée actuellement, mais elle est secondaire par rapport à la dimension de l'histoire du salut et à la dimension cosmique. Historiquement elle provient de l'influence d'une traduction en concepts néoplatoniciens de la liturgie chrétienne transmis à travers le Pseudo-Denys.

CONCLUSION

Le symbole liturgique qu'il soit parole, cérémonie, rite ou plutôt drame, action, est toujours pour un chrétien, le signe de l'eschaton, du Christ qui vient. Il est plus que signe ; il est évocateur de cet eschaton. Il évoque pour invoquer afin que le Seigneur vienne.

MICHEL VAN PARYS OSB

L'ACTIVITE OECUMENIQUE DU MONASTERE DE CHEVETOGNE

Le monastère de Chevetogne a la particularité d'avoir été fondé par Dom Lambert Beauduin (1873-1960), en vue d'une œuvre particulière : l'unité des chrétiens. C'était en 1925, à Amay-sur-Meuse. Amay : le lieu des origines ; Chevetogne : le lieu de l'épanouissement où le monastère fut transféré en 1939. Ce monastère qui peut sembler de nulle part et de partout, avec ses deux rites et sa dizaine de nationalités, « perdu » si l'on peut dire

dans un coin de Wallonie, s'inscrit dans un courant de pensée, et naît de la rencontre du monachisme plusieurs fois séculaire et de l'œcuménisme balbutiant, sortant des langes de l'unionisme. Toute histoire est précédée d'une préhistoire, et c'est celle-ci que je voudrais d'abord survoler rapidement parce qu'elle me paraît entrer pleinement dans le rapport entre monachisme et œcuménisme.



Aux origines lointaines et indirectes d'Amay-Chevetogne, on trouve une intuition du pape Léon XIII (1878-1903) qui envisage l'union des Églises d'Occident et d'Orient par l'intermédiaire des bénédictins antérieurs à la séparation. C'est ce qu'il écrit en 1887 au cardinal bénédictin Dusmet, lorsqu'il envisage la fondation du Collège international Saint-Anselme, à Rome :

« Vous savez combien cette affaire nous tient à cœur. Elle est en relation avec plusieurs de nos projets, particulièrement en vue du bien de l'Église d'Orient... »¹ C'est ce qu'il redit en 1893, lors d'une audience accordée aux étudiants du collège nouvellement fondé :

« Vous savez combien j'ai à cœur la réconciliation des Églises d'Orient. Eh bien ! Je compte sur vous pour m'aider à l'opérer. Je me suis dit souvent : Il me faut pour cela des Bénédictins. Pour eux les Orientaux conservent encore un grand respect, parce qu'ils sont restés les hommes de la prière, de la liturgie et que leur

origine remonte à tant de siècles. Soyez doctes et le Pape pourra faire de vous ses auxiliaires pour réconcilier l'Orient. [...] Cette pensée a été un des mobiles qui m'ont déterminé à ériger le collège Saint-Anselme. »

C'est enfin ce qu'il confirme, en quelque sorte, en confiant en 1897 le Collège Grec de Rome à l'Ordre bénédictin, en la personne du primat Hildebrand de Hemptinne². Celui-ci prit très à cœur son rôle de procureur du Collège Grec, institution du XVI^e siècle destinée à la formation du clergé - d'abord, mais pas seulement, - de rite grec-catholique, de Calabre, de Sicile, du Proche-Orient, et d'ailleurs. Il œuvrera dans le sens de la lettre apostolique *Orientalium dignitas* de 1894 pour que les Orientaux retrouvent la richesse de leur tradition, notamment liturgique. Il n'hésitera pas non plus à intéresser à l'Orient un jeune moine de Maredsous qui vient à peine de terminer ses études : Dom Placide de Meester qui consacrera sa vie aux études orientales. Dom Placide fera en 1905 le voyage du Mont Athos dont il publiera le récit³.

¹ Lettre *Abbiamo apreso* du 4 janvier 1887, citée par Cyrille KOROLEVSKIJ, *La mission de l'Ordre bénédictin dans l'apostolat gréco-slave*, dans *Studion*, t. I/4, p.103, Rome, 1924 ; reprise par dom Lambert Beauduin dans *Une Œuvre monastique pour l'Union des Églises*, p. 13, Abbaye du Mont-César, 1925.

² Sur tout ceci, cf. Claude SOETENS, *La reprise du Collège Grec de Rome par les bénédictins*, dans *Revue Bénédictine*, t. XC, p. 85-131, Maredsous, 1980.

³ Placide DE MEESTER, *Voyage de deux Bénédictins aux monastères du Mont Athos*, Paris, 1908.

L'intérêt ne durera que le temps de la primatie de Dom Hildebrand de Hemptinne et ne sera guère partagé par son successeur, Fidèle von Stotzigen, qui ne s'occupe du Collège Grec que de loin, et de façon tout administrative.

Du reste, l'intérêt pour l'Orient est quelque peu mis en sourdine sous le pontificat de Pie X. Il resurgit sous Benoît XV (1914-1922) qui fonde en 1917 la Congrégation pour l'Église orientale, et dans la même foulée l'Institut oriental dont il confie la présidence en 1919 au bénédictin Ildephonse Schuster, abbé de Saint-Paul-Hors-Les-Murs. De l'Institut Oriental, Benoît XV disait :

« Cette maison d'études sera ouverte aux catholiques et aux orthodoxes. Nous voulons en effet qu'on y donne un enseignement comparatif de la doctrine catholique et de la doctrine orthodoxe, de façon à ce que tous puissent se rendre compte par eux-mêmes si l'enseignement des Apôtres et la tradition de l'Église sont à la base de nos croyances. »⁴

L'afflux d'émigrés russes en Occident à la suite de la

révolution bolchevique interpelle Pie XI (1922-1938) nouvellement élu, qui veut faire de l'union des Églises l'une des priorités de son pontificat.

C'est à la charnière des pontificats de Benoît XV et de Pie XI, que Dom Lambert Beauduin, moine de l'abbaye du Mont-César (Louvain) où il a lancé le mouvement liturgique en 1909, arrive à Rome, en octobre 1921, comme professeur de théologie fondamentale à Saint-Anselme. Il l'avouera lui-même : il n'avait alors aucune idée de l'unité des chrétiens. Les choses changeront vite. À peine arrivé à Rome, Dom Beauduin est mis en contact par un jeune moine de Maredsous alors étudiant en théologie, Dom Olivier Rousseau⁵, avec le Collège Grec, et à travers celui-ci avec les milieux orientaux et « orientalisants » de la Ville. C'est là qu'il apprend de la bouche du P. Cyrille Korolevsky, prêtre français au service du métropolite ukrainien de Lvov, André Szeptycki, que Saint-Anselme a été fondé pour l'Orient. Cela lui ouvre des perspectives jusque-là insoupçonnées.

Au tandem Beauduin – Rousseau, va bientôt venir s'ajouter au début de 1922 un troisième

⁴ Motu proprio *Orientis Catholici*, cité par L. BEAUDUIN, *Une Œuvre monastique...*, p. 19.

⁵ Qui sera l'un de ses plus fervents disciples et deviendra moine d'Amay-Chevetogne. Sur dom Olivier Rousseau, cfr Emmanuel LANNE, *Dom Olivier Rousseau 1898-1984, dans Irénikon*, t. LXVII, p. 163-185, Chevetogne, 1994.

compère, Dom Louis Gillet, de l'abbaye de Farnborough, jeune moine français conquis par l'âme russe. Ils formeront ce qu'ils appelleront d'un nom russe la *droujina*⁶. Entre eux, ils rivalisent d'enthousiasme pour tout ce qui touche à l'Orient. Enthousiasme renforcé au cours de l'année 1923 par la présence à Rome, du métropolitain André Szepticky qui veut revitaliser l'Église ukrainienne par le biais du monachisme, et à cet effet restaurer le monachisme studite, avec si possible l'aide des bénédictins occidentaux. Tant Lambert Beauduin au Mont-César, que Louis Gillet à Farnborough, et Olivier Rousseau à Maredsous ont eu l'occasion de l'entendre. À présent, les choses se précisent, dans ce contexte romain où les pièces du puzzle s'assemblent.

C'est aussi à Rome que Dom Beauduin rencontrera en 1925 Dom Constantin Bosschaerts et le convaincra de s'associer à lui dans « l'aventure orientale », si l'on peut dire, et l'apostolat pour l'Union des Églises. Par ailleurs, une étroite collaboration sera envisagée, en 1925 aussi, entre le métropolitain Szepticky et Dom

Lambert Beauduin, au point d'aboutir à l'élaboration du Typicon d'une Confédération bénédictino-studite. L'entreprise restera sans lendemain.

Mais revenons-en à 1923. Dom Lambert racontera plus tard qu'après une conférence du métropolitain à l'Institut Oriental, en février 1923, il eut la claire vision de l'œuvre qu'il fallait entreprendre ; Dom Olivier et Dom Louis l'y engageront vivement dans le courant du mois de mai ; l'encyclique de Pie XI, *Ecclesiam Dei*, publiée le 12 novembre 1923, achèvera de le convaincre. Dom Lambert Beauduin rédige alors *Un projet d'érection pour un Institut monastique en vue de l'Union des Églises*. C'est chose faite le 23 novembre 1923. Le rapport est présenté à Pie XI par M. d'Herbigny jésuite célèbre, un temps tout puissant sur la politique orientale de Pie XI. Du rapport remis à Pie XI, il sortira le 21 mars 1924 la lettre apostolique *Equidem verba*⁷ adressée par le pape au primat des bénédictins, Dom Fidèle von Stotzingen. Nous sommes au seuil de l'histoire d'Amay-Chevetogne.

⁶ Ce terme désigne en russe ancien la troupe de guerriers qui entoure le prince et combat pour et avec lui. - Sur les relations Beauduin-Rousseau-Gillet et la fondation d'Amay-Chevetogne, voir Lambert VOS, *La contribution du Père Lev Gillet à la fondation du monastère d'Amay-Chevetogne, dans Contacts, Revue orthodoxe de Théologie et de Spiritualité*, Nouvelle Série, t. XXXVI, n° 165, p. 22 - 35, Paris, 1994.

⁷ Curieusement, la lettre n'a pas été publiée dans *les Acta Apostolica Sedis*. Le texte latin et sa traduction française ont été successivement publiés par le P. Cyrille Korolevsky, dans *Studion*, t. 1, p. 107-110, et par Dom L. Beauduin dans *Une Œuvre monastique...*, p. 3-6.

Dom Lambert Beauvuin et les moines d'Amay-Chevetogne ont vu, — avec raison, mais non sans réserves, — dans la lettre *Equidem Verba* la charte de fondation de leur monastère.

Il s'agit d'un appel à « prier instamment Dieu » et à « entreprendre des œuvres » en vue de l'Union des Églises : à étudier la langue, l'histoire, les institutions, la psychologie, la théologie et la liturgie des peuples orientaux. Le pape a particulièrement en vue les russes dont le flot de réfugiés ne cesse de grossir en Occident. Les moines, pour les raisons déjà évoquées plus haut, sont tout désignés. On choisira donc une abbaye dans chaque pays qui rassemblera les éléments compétents qui se mettront au travail. On veillera aussi à accueillir les jeunes russes dans les abbayes, et le cas échéant, si ce n'est déjà fait, on les recevra dans l'Église catholique.

Destinataire de la lettre, l'Abbé primat est chargé de la répercuter auprès des abbés de l'Ordre. Ce fut sans grand succès, et c'est peut-être ce qui a été la chance de Dom Lambert Beauvuin. Pour répondre à l'appel du

pape, correspondre au « désir plus intense de réconciliation des Églises séparées » et au « besoin plus impérieux d'unité religieuse [qui] s'est réveillé dans les consciences chrétiennes »⁸, Dom Beauvuin envisage la fondation d'un monastère dont il se voit attribuer l'organisation au tout début de 1925.

« On comprendra, écrit-il, ... que le succès de l'entreprise [l'Union des Églises] exige la fondation d'un monastère nouveau tout entier organisé en vue de cet apostolat. Il est indispensable en effet que tout : attrait et aptitudes, formation, études, constitutions, observances, milieu, que tout en un mot conspire à faire de nous des fils adoptifs de l'Orient. » Et d'ajouter avec une audace que le pape ne désavouera jamais : « Pie XI l'a compris : il ne s'agit pas dans sa pensée d'annexer à un monastère déjà existant et pourvu de ses constitutions et de ses œuvres propres une œuvre orientale adventice rattachée accessoirement à une abbaye purement occidentale. L'apostolat de l'Union des Églises exige que tout le monastère projeté, hommes et choses, lui soit complètement consacré »⁹.

⁸ L. BEAUDUIN, *Une Œuvre monastique...*, p. 1.

⁹ *Ibidem*, p. 10-11.

Dans une brochure-programme intitulée *Une Œuvre monastique pour l'Union des Églises*, et largement inspirée de son projet d'érection de novembre 1923, Dom Beauvuin en donne les principes directeurs, c'est-à-dire qu'il en élargit le terrain d'action au-delà de la Russie. Des moines de l'Union, il réclame un grand attachement à leur Église, « puisé dans une forte et saine formation théologique et patristique ». Il se rendront ensuite « familiers les sentiments, les aspirations, les espérances, les amours et les haines » des peuples d'Orient.

« Ce travail d'harmonisation et d'adaptation psychologique, ajoute-t-il, nous permettra de reprendre un contact plus direct avec nos frères séparés, de les comprendre, de les aimer, d'exercer un apostolat mieux averti et d'assurer à notre action ce tact et cette discrétion, ce sens de l'opportunité, bref tous ces égards que met au cœur la charité la plus délicate. »¹⁰

Il rappelle ensuite que « les moines occidentaux ne sont pas des étrangers pour l'Orient » et que « le monachisme est une institution commune aux deux

Églises, antérieure à la séparation, et en possession d'un patrimoine commun », et que « bien plus, le monachisme occidental a ses origines en Orient », ce qui rend les moines « déjà sympathiques en Orient », bref toutes choses qui nous paraissent aller de soi aujourd'hui. Et il ajoute :

« si ces moines occidentaux se consacrent à l'étude approfondie des traditions, des rites, des gloires de l'Église orientale ; s'ils puisent dans cette connaissance un dévouement éclairé aux intérêts de l'Orient, cette institution monastique achèvera de gagner la confiance. Elle deviendra un centre de ralliement où se rencontreront les âmes chrétiennes qui éprouvent la nostalgie de l'Unité, un trait d'union et un point de contact où les esprits et les cœurs, dans cette atmosphère sereine de prière liturgique, de charité fraternelle et de paix que crée le monastère, loin des contestations passionnées, se rapprocheront, et où se prépareront pour l'avenir les ouvriers de la réconciliation définitive »¹¹

Et il conclut, en appelant à l'universalisme :

« Enfin les ouvriers d'une pareille œuvre doivent se pénétrer

¹⁰ *Ibidem*, p. 10.

¹¹ *Ibidem*, p. 12.

jusqu'aux moelles d'un esprit vraiment catholique, nous voulons dire de cet esprit universel, œcuménique étranger aux étroitesse du nationalisme mal compris, transcendant toutes les divisions ethniques, vrai esprit de cette Église universelle que le Christ substitua à la synagogue nationaliste »¹². Et de bannir tout complexe de supériorité des Occidentaux à l'égard des Orientaux. « Faisons-nous Byzantins avec les Byzantins et Latins avec les Latins ».

Pour Dom Lambert, le but est double : il y a l'œuvre œcuménique, mais il y a aussi l'œuvre monastique. Depuis longtemps déjà, il rêve d'un monachisme bénédictin dégagé du formalisme de la restauration monastique du XIX^e siècle et d'un ensemble de dévotions tardives et accessoires par rapport à la liturgie qui est la grande prière de l'Église dont tous les chrétiens - et les moines à un titre particulier - sont appelés à se nourrir. Désormais les deux causes s'interpénètrent au point de n'en faire plus qu'une : si le monachisme est le milieu favorable pour travailler à l'Union des Églises, l'œcuménisme de son côté permet un retour aux sources communes du monachisme occidental et du

monachisme oriental. C'est au point que dans un premier temps, le P. Lambert pensera même se dégager du nom de bénédictin, pour se contenter de celui de moine, comme l'exprime son disciple Louis Gillet, devenu entre-temps le hiéromoine Lev, à la laure d'Unioiv :

« Sans exclure aucune législation particulière, ces moines seront avant tout « moines », selon la tradition primitive, et c'est de l'ensemble des Pères monastiques qu'ils se réclameront. Autant ils s'attacheront à l'enseignement doctrinal authentique de l'Église, autant ils éviteront de s'engager dans les opinions et discussions d'écoles ; plutôt que de se livrer à des polémiques irritantes, ils essaieront de montrer la coïncidence des traditions patristiques orientale et occidentale et de mettre en lumière l'antique héritage commun des chrétiens malheureusement désunis.

« Leur monachisme sera systématiquement traditionnel ; ils concevront sur le type oriental la relation entre moines prêtres et moines laïcs ; [...] ils travailleront à l'Union par la prière, par l'étude, par l'apostolat direct, par l'exercice de la charité sous toutes

¹² *Ibidem*, p. 14.

ses formes, surtout par l'exemple d'une vie qui voudra être vraiment évangélique. Leurs communautés, autonomes mais fédérées, tendront à être des « cités de Dieu » largement ouvertes à toutes les bonnes volontés, où toute vocation, celle du travailleur manuel comme celle du travailleur intellectuel, celle du contemplatif comme celle de l'homme d'action trouvera une issue. »¹³

Cette citation un peu longue de quelqu'un qui a travaillé en étroite collaboration avec le P. Lambert dit bien le fond de la pensée de ce dernier et quel monachisme il souhaitait, dégagé de tout particularisme tant social que national. Un tel idéal ne manquera pas de lui causer de sérieux problèmes auprès des autorités de l'Ordre bénédictin. Plus prudent, mais tout aussi convaincu, il dira plus tard : « être aussi bénédictins qu'à Maredsous ou Beuron, oui ! mais tout autrement. »

Revenons maintenant à la brochure-programme de Dom Lambert, et aux moyens d'actions qu'il propose aux moines de l'Union dont certains ont déjà

été énoncés dans le texte de Lev Gillet. Au premier rang, Dom Beauvain place la prière :

« Peut-on ambitionner une mission plus noble et une activité plus féconde ? [...] la grande prière de l'Église, la Liturgie quotidienne, qui est l'âme de la vie monastique, reçoit une consécration nouvelle : elle deviendra [...] un écho toujours prolongé de la prière sacerdotale du Maître : *ut unum sint* »¹⁴.

Et non seulement, ils prieront et habitueront les chrétiens à prier pour l'unité, mais pour accentuer le rapprochement de l'Occident et de l'Orient dans la prière, et faire découvrir aux Occidentaux les richesses de la liturgie orientale, les moines de l'Union « s'initieront aux rites orientaux et se rendront capables de les célébrer »¹⁵. Il faudra aussi veiller à diffuser dans le public une large information sur les Frères séparés et sur le travail de l'Union, et créer ainsi un courant de sympathie et de confiance. À cette information, contribueront les études : approfondissement de la théologie des Églises séparées, des écrits des Pères orientaux, des textes liturgiques, des actes

¹³ Ce texte a été repris par Olivier ROUSSEAU, *Le Moine de l'Église d'Orient, dans Irénikon*, t. LIII, p. 182-183.

¹⁴ L. BEAUDUIN, *Une Œuvre monastique...*, p. 17.

¹⁵ *Ibidem*, p. 17.

conciliaires ; remonter aux sources communes ; appliquer les méthodes de recherche scientifique à cette étude ; s'intéresser aussi au mouvement de rapprochement des Églises séparées entre elles, comme c'est le cas de l'orthodoxie et de l'anglicanisme. Ceci est envisagé dans le cadre des Conversations de Malines, et ne sera pas non plus sans créer des problèmes à Dom Beauvuin. Enfin l'hospitalité exercée envers les Orientaux et les séjours des Occidentaux chez eux contribueraient largement à une connaissance mutuelle approfondie.

Tel est globalement le programme présenté par dom Lambert Beauvuin aux moines qui désirent se joindre à lui pour former le monastère de l'Union et travailler à l'Union des Églises, à l'Unité de l'Église, Corps du Christ dont tous les chrétiens sont membres. Il précisera néanmoins sa pensée dans le liminaire du premier numéro d'*Irénikon*¹⁶, en écrivant qu'il ne s'agit nullement « de pêche à la ligne dans le vivier du voisin » et pas davantage « de pêche au filet ». Il y reviendra dans un texte de trois pages qui n'a rien perdu de son actualité, et qui mériterait d'être lu

dans sa totalité. Dom Lambert lui donne pour titre *Dans quel esprit nous voudrions travailler*, et pour que nul ne s'y trompe, il écrit en sous-titre :

Ni prosélytisme, ni bienfaisance, ni conception impérialiste. C'est clair !

« Aucun prosélytisme ni individuel ni collectif ; ni aujourd'hui ni demain, ni discrètement ni indiscrètement, ni par telle méthode ni par telle autre ... »
« Les moines de l'Union entendent s'abstenir systématiquement de toute action tendant à désaffectionner nos Frères séparés de leur Église pour les ramener à nous. » Pour que la réunion des chrétiens « soit un jour possible, il faut qu'un travail s'opère sur un plan supérieur, dans une atmosphère *de respect, de confiance et de sympathies mutuels*, entre hommes qui n'ont pas le souci de faire des statistiques sur les gains ou les pertes de leur troupeau respectif... »

Pas davantage de bienfaisance : « Il doit exister une cloison aussi étanche et aussi raide que possible entre les œuvres de bienfaisance et l'action unioniste proprement dite. Choisissez entre la bienfaisance en faveur de

¹⁶ *De quoi s'agit-il ? dans Irénikon*, t. I, p. 9, 1926.

l'émigration ou l'apostolat pour l'Union des Églises ; mais de grâce, pas les deux ensemble, et surtout pas l'un pour l'autre. »

Pas de conception impérialiste non plus :

« L'action unioniste évoque encore chez plusieurs des associations d'idées juridiques et diplomatiques : négociations patientes entre hiérarchies ecclésiastiques diverses et au terme de ces négociations, l'intégration de certaines sociétés aujourd'hui divisées dans une société juridiquement une. C'est un rêve d'unification qui les hante, une nostalgie d'un empire universel. » Or « il n'y a qu'une seule doctrine en fonction de laquelle nous puissions penser le concept de l'Union des Églises, si toutefois nous voulons le penser dans toute sa profondeur et toute sa richesse : c'est la doctrine de l'Église Corps mystique du Christ. Le travail pour l'Union des Églises doit s'inspirer de ce désir de rendre au Corps mystique du Christ la plénitude de sa richesse et de sa vie et la splendeur de son unité visible »¹⁷.

Telle est la fine pointe de la conception que Dom Beauduin

se fait du travail pour l'Union des Églises. Ce fut celle d'Amay d'abord, de Chevetogne ensuite. Elle s'est maintenue envers et contre tout.

Une telle ampleur de vue n'a pas manqué d'attirer des ennuis à son auteur. Je ne veux pas ici m'attarder sur les problèmes rencontrés par Amay et son fondateur. La même année 1928 voit la publication de l'encyclique *Mortalium animos* qui sonne le glas de la participation catholique au mouvement œcuménique, l'érection canonique d'Amay et la démission de son prieur. Pour Dom Beauduin, ce sera bientôt l'exclusion de son œuvre (1931), puis un exil de vingt ans hors de Belgique, avant de pouvoir revenir passer les dernières années de sa vie (1951-1960) parmi les siens, et d'avoir la joie, veilleur avant l'aurore, de voir se lever l'aube des temps nouveaux avec le pontificat de Jean XXIII, son vieil ami Angelo Roncalli, et l'annonce du Concile Vatican II. « Nous devons laisser tout travail en ce moment, dira-t-il alors aux moines d'Amay-Chevetogne, et nous concentrer sur le Concile. »¹⁸

¹⁷ *Irénikon*, t. I, p. 117-119.

¹⁸ O. ROUSSEAU, *In Memoriam : Dom Lambert Beauduin (1873-1960)*, dans *Irénikon*, t. XXXIII, p. 12, Chevetogne, 1960.

Quelle est l'activité œcuménique d'Amay-Chevetogne ? Qu'il soit d'abord permis d'évoquer en passant *les activités* d'Amay-Chevetogne¹⁹. En application des principes mentionnés plus haut, les moines de l'Union se sont efforcés, - et s'efforcent toujours, modestement, mais fermement, - de sensibiliser l'opinion publique à l'Unité des chrétiens.

Fondés en novembre 1925, ils se sont pourvus, dès le printemps suivant, d'une revue, *Irénikon*, qui porteuse d'un message de paix, se veut « l'organe d'un grand mouvement pour l'Union des Églises »²⁰. Si les moines sont des spécialistes, leur but est de diffuser le plus largement possible leur connaissance pour créer un vaste courant de sympathie et s'associer ainsi tout le peuple chrétien. L'Union des Églises est l'affaire de tous. On ne saurait trop souligner cet aspect « social » de la question. Et comme le mouvement liturgique, dont la devise, rappelons-le, était déjà *Ut unum sint*, - avait mobilisé la communauté des fidèles pour la rendre participante de la grande prière de l'Église, le mouvement œcuménique, - appelons-le déjà ainsi - devait mobiliser l'ensemble des croyants en vue de la réunion de l'Église Une. La

revue a diffusé de nombreux articles de fond concernant l'ecclésiologie, l'histoire, la théologie, la liturgie, la spiritualité tant des catholiques que des orthodoxes, des anglicans et des protestants, l'information devant être réciproque. Le nom de leurs auteurs (Arseniew, Congar, Von Allmen, ...) dit assez les divers horizons confessionnels dont ils étaient issus, et aussi de quel courant de pensée au sein du catholicisme *Irénikon* se faisait le porte-parole. La chronique religieuse développée par Dom Clément Lialine, l'auteur de la *méthode irénique*, a joué, et joue encore, un rôle important d'information sur chaque Église et sur les relations des chrétiens entre eux.

Irénikon a aussitôt été flanqué d'une collection portant son nom et publiant des articles plus substantiels. Cette collection devait donner naissance aux Éditions de Chevetogne qui publièrent, entre autres, de nombreuses traductions françaises de la liturgie byzantine.

Dans un autre registre, mentionnons l'Iconographie qui, par ses nombreuses reproductions, a fait connaître l'art de l'icône en Occident, bien avant l'engouement généralisé de ces trente dernières années. Il en va de

¹⁹ On peut consulter, à ce sujet, O. ROUSSEAU, *Le monastère de Chevetogne. Notice historique et informations*, Chevetogne, 1960, 19632 ; Th. BARNAS, *L'œuvre œcuménique de Dom Michel Van Parys, dans Lettre de Chevetogne*, numéro spécial, p. 14 -22, Chevetogne, 1996 ; E. LATTEUR, *Quelques jalons de l'histoire du monastère œcuménique de Chevetogne, dans L'Arbre de Vie. Bulletin de l'Association "Les Amis des Malades"*, Brou-sur-Chantereine, 1997.

²⁰ *A nos lecteurs*, dans *Irénikon*, t. I, p. 1, Amay-sur-Meuse, 1926.



« LA JÉRUSALEM CÉLESTE »
DÉTAIL FRESQUE DE L'ARCHIMANDRITE ZÉNON
(Abbaye de Chevetogne, église latine)

même pour les enregistrements de chants liturgiques slaves.

Pour en revenir à l'ordre de la réflexion, il faut encore citer les Semaines d'Études de Chevetogne²¹ qui ont vu le jour en 1942, et qui depuis lors rassemblent quasi annuellement des théologiens venus de tous les horizons confessionnels autour d'un thème d'actualité tels le Concile, l'Église locale, l'infaillibilité de l'Église, à l'époque de Vatican II, et plus récemment, en 1991-1992, les Églises orientales catholiques et l'œcuménisme, suite aux résurgences de l'« uniatisme » lors de la chute des régimes communistes. Ces échanges ont rendu possible un enrichissement mutuel, dans un climat fraternel, et ont permis de mesurer le chemin parcouru, et encore à parcourir. Attentifs à la vie et à la doctrine des autres Églises, les moines d'Amay-Chevetogne le sont aussi aux grands courants de pensée qui se font jour dans l'Église catholique. Ils y ont pris, et prennent encore, une part active, bien que modeste.

Mais il s'agit là d'épiphénomènes, — on voudrait presque dire de « produits dérivés », — révélateurs d'un phénomène plus profond. La caractéristique principale d'Amay-Chevetogne — *l'activité* selon le titre assigné à

cette conférence, *l'Œuvre* pour reprendre l'expression du fondateur et des premiers moines — celle, qui marque le plus les moines qui y vivent et les hôtes qui y passent, c'est son biritualisme et son internationalité. L'un et l'autre ont été voulus dès le départ par Dom Beauduin, et se sont heureusement perpétués. Il n'est pas besoin de préciser ce qu'est l'internationalité : les moines proviennent d'une dizaine de pays. Quant au biritualisme, il s'agit de la présence des deux grandes traditions liturgiques — les deux grandes, mais pas les deux seules — de l'Église au *c(h)œur* des moines, et cela à part égale, et de façon concrète et permanente. Dom Lambert voulait que les moines fassent, dans le quotidien de leur vie, le dur apprentissage de la diversité, et au-delà la découverte de l'unité. Il leur demandait de vivre à l'échelon communautaire ce qui était demandé à l'Église au niveau planétaire pour qu'elle soit vraiment catholique, universelle, œcuménique.

Pour lui, l'œcuménisme consistait à se dégager des particularismes contingents pour s'élever à l'universel, à dépasser une diversité superficielle pour aller à l'unité essentielle. « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni

²¹ Cf O. ROUSSEAU, *Les journées œcuméniques de Chevetogne (1942-1967)*, dans *Au service de la Parole de Dieu*. Mélanges offerts à Mgr André-Marie Charue, évêque de Namur, p. 451-485, Gembloux, 1969 ; A. VERDOODT, *Les colloques œcuméniques de Chevetogne (1942-1983) et la réception par l'Église des charismes d'autres communions chrétiennes*, Chevetogne, 1986. Les conférences de ces colloques ont été soit rassemblées en recueils, soit publiées dans *Irénikon*.

femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3.28), se plaît-il à répéter à la suite de Saint Paul.

C'est un travail constant que chaque moine doit effectuer sur soi-même pour se pénétrer de « notre idéal », selon une expression chère au P. Lambert, et cela dans le monastère qui doit devenir un foyer de vie œcuménique. Un travail constant sur soi-même, on voit combien ceci rejoint l'ascèse monastique, et la réalité profonde du moine : monachos, « un », « unifié ». L'unité est d'abord à faire dans le cœur de chacun. Unité personnelle, unité communautaire, unité ecclésiale. C'est comme une dilatation du cœur. « À mesure que l'on progresse dans la vie religieuse et dans la foi, dit Saint Benoît, le cœur se dilate, on court dans la voie des commandements de Dieu, rempli d'une douceur ineffable de dilection. Ne nous écartant donc jamais de son enseignement - [comprendons ut unum sint ! que tous soient un !] - et persévérant jusqu'à la mort dans la pratique de sa doctrine au sein du monastère, participons par la patience aux souffrances du Christ et méritons d'avoir une place dans son royaume. »

La patience d'un travail lent, les souffrances du Christ face à son Église divisée, l'espérance de l'unité retrouvée dans le Royaume

dont la communauté des moines se veut le signe prophétique. Aux impatientes, Dom Lambert disait, en 1930 déjà :

« Nous devons envisager cette question comme les Juifs envisageaient la venue du Messie promis... Des générations d'excellents Juifs ont vécu et travaillé pour cette promesse : c'était leur rôle providentiel... Il ne peut subsister aucune illusion : notre génération, et — hélas ! — probablement bien d'autres après elle, ne connaîtra pas l'unité désirée ; nous devons nous résigner à cette grande épreuve et nous reconnaître indignes de la grâce de la réconciliation. Quand l'Église du Christ recevra le grand bienfait de la réconciliation, nous lui appartiendrons plus intimement et plus complètement dans la gloire : cela nous suffit et cela nous comble. »²²

Il s'agit donc « de se livrer dans la patience, dans la charité et l'humilité, à un travail d'ordre psychologique, travail destiné à dissiper les préjugés et à ouvrir entre l'Orient et l'Occident les percées lumineuses de la confiance et de l'amour. »²³

On ne saurait trop insister sur la dimension existentielle de ce travail. Dom Lambert écrit encore, en 1930 :

« Il ne suffit pas de s'appliquer à l'étude des langues, de l'histoire,

²² L. BEAUDUIN, *Notre travail pour l'Union, dans Irénikon*, t. VII, p. 393-394.

²³ *Ibidem*, p. 395.

de la théologie ... L'effort intellectuel et moral ne suffit pas ... Tout le problème doit être placé dans le plan surnaturel et dans l'horizon de la mystique chrétienne. Le dogme si riche de la communion des Saints et la grande réalité du Corps mystique du Christ doivent alimenter de plus en plus la vie chrétienne des fidèles. »²⁴

En 1950, il précise :

« Le travailleur unioniste doit se faire avec un radicalisme toujours en éveil, une piété ecclésiale. Il doit par un effort constant, vivre d'abord lui-même le mystère de l'Église et donner à son âme une aimantation œcuménique. »²⁵

Ces citations, peut-être trop nombreuses, décrivent à mon sens l'esprit dans lequel s'efforcent de vivre, depuis bientôt soixante-quinze ans, les moines d'Amay-Chevetogne, avec certes quelques légères différences d'accent selon les générations, mais en gardant fermement le cap, en creusant toujours davantage l'intuition, l'idéal originel *ut unum sint ! pour que tous soient un !*

Qu'une dernière citation soit permise. Elle résumera l'ensemble :

«Le but final de tout : Nous ramener à l'unité dans le Père : « ut sint unum ; ut sint consummati in unum ; ut sit Deus omnia

in omnibus » (1 Co 15.28). Le moyen unique, le Corps du Christ, l'Église : sa Tête d'abord, à savoir le Christ individuel et physique, le Christ glorieux et ressuscité, le seul Christ tel qu'il est à présent et à jamais à la droite de notre Père (Le Christ glorieux et ressuscité est donc par excellence le Christ d'Amay). Et ensuite, tous ses membres, tous les appelés à réintégrer le foyer paternel, toute la nouvelle humanité, la Société des Saints, l'Église.

D'emblée l'âme, obsédée par cette unique doctrine, prend l'attitude essentielle et caractéristique des moines d'Amay, une attitude œcuménique ; elle est en effet d'une doctrine où tout est universel, catholique, œcuménique : universalisme par l'unité retrouvée dans le sein de notre Père ; universalisme par l'unité retrouvée dans le Christ ressuscité ; universalisme par l'unité retrouvée dans la nouvelle Humanité.

Ce triple universalisme contemplé, aimé, vécu, donnera à Amay son idéal, son vrai visage : l'œcuménisme ; Amay est avant tout une œuvre à base œcuménique.»²⁶

ABBAYE DE LA SAINTE-CROIX
LAMBERT VOS OSB
B-5590 CHEVETOGNE / BELGIQUE

(Actes du colloque sur le rôle du monachisme dans l'œcuménisme, tenu à Monte Oliveto du 30 août au 1^{er} septembre 2000)

²⁴ *Ibidem*, p. 398-399.

²⁵ L. BEAUDUIN, *Jubilé du Monastère de l'Union (1925-1950)*, dans *Irénikon*, t. XXIII, p. 373.

²⁶ *Mémoire sur l'œuvre d'Amay*. Rapport remis à Dom Th. Nève, en 1940. AAC, Lambert Beauduin, 16.

LA PRIERE PERSONNELLE DANS LES MONASTERES ORTHODOXES

1. Le primat de la prière

Dans la vie du moine orthodoxe, la primauté revient à la prière, parce que l'homme ne peut rien sans la grâce divine. L'homme ne peut s'approcher de Dieu et s'unir à lui par ses propres forces, par le seul usage de ses facultés. Il faut que Dieu lui donne son Esprit, afin d'éveiller en son cœur ce regard nouveau qu'est la foi, et de l'armer en vue du combat spirituel. Voici, par exemple, ce qu'enseignait l'un des plus grands parmi les pères spirituels de la sainte montagne de l'Athos, le Père Joseph l'Hésychaste, qui est mort en 1959, et dont les disciples sont, dans une large mesure, à l'origine de l'actuel renouveau du monachisme athonite. L'un d'eux, le Père Ephrem de Philothéou, raconte ceci à son sujet :

« Mon vénérable ancien, le Père Joseph, a souvent dit à mon indignité : Si Dieu conduit quelques âmes entre tes mains, enseigne-leur une seule chose : la prière. La prière leur enseignera tout le reste et les sanctifiera. La prière à laquelle pensait mon saint

ancien était la prière ininterrompue et méditative, la prière de Jésus qu'il avait dite durant toute sa vie depuis qu'il en avait fait la découverte. Il avait été si profondément absorbé par elle qu'il pouvait se passer de manger, mais non de la prière ».

2. Les étapes de la prière

La vie de prière va connaître elle-même un développement qui correspond à celui de toute la vie spirituelle, au passage progressif de « l'image » de Dieu initiale, restaurée par le baptême, à la « ressemblance » pleinement accomplie. Dans ce développement, la tradition spirituelle, dès l'époque des Pères du désert, a distingué comme deux stades fondamentaux, entre lesquels il n'y a d'ailleurs pas de cloison étanche. L'évêque Kallistos Ware résume ainsi la doctrine classique des Pères orthodoxes : « La prière du cœur prend deux formes distinctes : l'une (ce sont les mots mêmes de Théophane le Reclus) est ardue, quand l'homme s'efforce lui-même d'y parvenir, et l'autre est 'spontanée' quand la prière existe et agit

d'elle-même. Dans le premier degré, la prière est encore quelque chose que l'homme offre par son propre effort conscient, aidé naturellement par la grâce de Dieu. Au second degré, la prière s'élève d'elle-même, spontanément ; elle est accordée à l'homme comme un don ; il est, lui semble-t-il, 'pris par la main et emmené de force d'une chambre dans une autre'. Ce n'est plus lui qui prie, mais l'Esprit de Dieu qui prie en lui¹. »

3. La prière « active »

Dans la phase active de la prière, nous devons faire un effort conscient et souvent ardu pour prier. Selon la tradition orthodoxe — et c'est là un point où elle diverge de la tradition catholique romaine telle que celle-ci s'est développée surtout depuis la fin du Moyen-Age et le XVI^e siècle — cette phase active de la vie de prière est caractérisée non par ce qu'on appelle en Occident l'oraison discursive ou « méditation », mais par la prière vocale. La forme normale de prière, tant que celle-ci ne jaillit pas spontanément du cœur sous

la motion intime du Saint-Esprit, sera la prière vocale, mais attentive. Cela est extrêmement important : selon une expression sans cesse reprise par les auteurs orthodoxes, et qui remonte à saint Jean Climaque : « Il faut enfermer l'intellect dans les mots² ». C'est-à-dire que lorsqu'on prie, il faut être uniquement attentif à ce qu'on dit, mais sans « réfléchir » sur ce qu'on dit, et sans essayer d'aller au-delà pour produire en soi des sentiments, plus ou moins forcés, qu'on susciterait soi-même d'une manière ou d'une autre.

Dans un ouvrage sur le monachisme russe, le Père Victor Arminjon résume ainsi l'enseignement d'un grand spirituel russe du siècle dernier, le saint évêque Ignace Briantchaninov³ : « Il se montre tout à fait sceptique à l'égard d'une soi-disant prière personnelle qui trouverait son aliment dans l'imagination, l'amour-propre mal camouflé, la sensibilité insuffisamment contrôlée. Au moine rentré dans sa cellule, après avoir exercé consciemment sa fonction de prière publique et officielle [offices

¹ HIGOUMENE CHARITON, *L'art de la prière* ; présentation par Kallistos Ware ; coll. Spiritualité orientale, n° 18, Bellefontaine, 1976, p. 23.

² S. JEAN CLIMAQUE, *L'échelle sainte*, 28,17 ; coll. Spiritualité orientale, n° 24, Bellefontaine, 1978, p. 292.

³ Divers écrits sont publiés dans la collection « Spiritualité orientale » de l'Abbaye de Bellefontaine, sous le titre *Approches de la prière de Jésus* (C'est un livre remarquable, empreint d'une très grande sagesse, et en même temps extrêmement pratique).

chantés et récités au chœur pendant de longues heures, sans interruption], il propose un autre office de prières individuelles, à réciter tout seul. Il insiste pour qu'on y soit fidèle. Il affirme que la répétition de prières traditionnelles, élaborées par des maîtres avertis, nourris et abreuvés aux meilleures sources scripturaires et patristiques – les meilleures sources étant les Pères de l'Église et l'Écriture sainte – ont bien plus d'importance et de valeur que tout ce que l'on pourrait inventer de soi-même. Ces prières 'de règle' en même temps que 'privées', bien rodées par les moines au cours des siècles, offrent une richesse d'expression et un rythme poétique qui n'interdisent pas un légitime agrément pour celui qui les récite »⁴. Cette « règle de prière » est donnée au moine par son Père spirituel, qui l'adapte en fonction de son état spirituel et de ses besoins.

Tito Colliander, dans son précieux petit volume intitulé *Le chemin des ascètes*, nous livre le même enseignement à propos des prières contenues dans les manuels couramment utilisés par les chrétiens orthodoxes : « Ces prières sont le fruit de

l'expérience que l'Église a accumulée à travers les siècles. Par elles vous entrerez dans la vaste communion du peuple de Dieu en prière. Vous n'êtes pas seul, mais vous êtes une cellule dans le corps de l'Église qui est le corps du Christ. La récitation de ces formules vous apprendra aussi la constance et la patience qui sont nécessaires non seulement au corps mais aussi au cœur et à l'esprit afin que s'affermisse votre foi. La prière véritable est celle où l'esprit et le cœur se mettent à l'unisson des paroles. L'attention est donc indispensable. Ne laissez pas vos pensées vagabonder, ramenez-les sans cesse et chaque fois que vous vous serez laissés emporter loin de votre prière, revenez à celle-ci au point où vous en étiez. Vous pouvez réciter le Psautier de la même façon. Vous apprendrez ainsi à pratiquer la persévérance, la vigilance dans la prière »⁵.

Il est donc recommandé d'utiliser un texte de prière, et simplement d'« enfermer son esprit dans les mots », d'être attentif à Dieu dans la foi, et de lui dire les paroles du texte, sans laisser son esprit s'écarter, non seulement dans des pensées inutiles ou étrangères, mais même dans des

⁴ V. ARMINJON, *La Russie monastique*, Saint-Vincent-sur-Jabron, 1974, p. 123-124.

⁵ TITO COLLIANDER, *Le chemin des ascètes*, trad. Pl. Descille, Monastère Saint-Antoine-le-Grand et Monastère de Solan, 2002, p. 72.

réflexions sur ce que l'on dit. Cela n'interdit aucunement d'adresser aussi à Dieu des prières plus spontanées, plus intimes, jaillies du fond du cœur ; celles-ci, au contraire, peuvent être les meilleures des prières, pourvu qu'elles n'aient rien de forcé ou d'artificiel.

Dans la pratique quotidienne, la prière personnelle comprendra donc trois choses : les prières usuelles, contenues dans les livres de prière, que tout moine, comme tout croyant orthodoxe fervent, utilise normalement pour la prière en cellule, des moments de prière plus spontanée, et surtout la prière de Jésus.

La prière de Jésus, c'est simplement la répétition de cette invocation très courte, toute évangélique : « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi, » ou, sous une forme un peu plus développée : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ». Une grande partie de la prière personnelle du moine, ou simplement du laïc qui veut avoir une vie spirituelle sérieuse, consistera à redire inlassablement cette prière de Jésus. D'une part, il y consacra chaque jour des moments qui lui seront exclusivement réservés ; et, d'autre part, il la redira tout au long de la journée, à travers toutes les circons-

tances de l'existence. Cela pourra être d'une façon tout intérieure, silencieuse, ou même par un simple regard de l'âme élevé vers Dieu. Pour la réciter, on se sert ordinairement d'un chapelet en laine de 100 ou 200 nœuds. La formule « aie pitié de moi » ne donne pas à la prière une coloration individualiste, car, comme le disait le Père Ephrem de Katounakia, au Mont Athos, « nous sommes tous un » ; dire « aie pitié de moi », c'est prier en même temps pour tous nos « frères-membres », selon la belle expression de saint Pachôme. Si l'on veut prier plus spécialement pour quelques personnes, on dit d'abord : « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de tes serviteurs un *tel* et un *tel...* », puis on récite le chapelet de la façon habituelle.

La répétition de cette invocation si simple a un triple avantage. En premier lieu, elle conduit à un certain appauvrissement de l'intelligence discursive. En effet, c'est une prière extrêmement courte, dont le contenu conceptuel est très pauvre, et en même temps, elle renferme tout. Elle n'incite pas l'esprit à des réflexions, à des considérations sur un sujet spirituel. C'est la simple supplication de l'âme en face du Christ. C'est une prière qui réalise une très grande

simplification de l'activité mentale et qui, par là même, achemine vers la découverte de ce désir de Dieu, de cet instinct profond inscrit en nous au fond du cœur par l'Esprit-Saint ; y « consentir », y « adhérer » est l'essence même de la prière.

En second lieu, la récitation de cette prière selon un certain rythme, en suivant simplement le rythme de la respiration, en disant la moitié de la prière sur l'inspiration et l'autre partie sur l'expiration, est certainement un facteur d'unification intérieure, un moyen de lutter contre les distractions, contre toute divagation de l'esprit. Elle a un effet profondément apaisant sur tout l'être.

Au XIV^e siècle, les moines de l'Athos avaient élaboré une méthode plus complexe. Elle nous est décrite dans les Récits d'un pèlerin russe, qui conseillent de fixer l'attention sur le lieu du cœur et précisent diverses conditions pour accomplir cette prière. Mais cette méthode ne peut être pratiquée que sous la direction d'un Père spirituel expérimenté, formé lui-même dans cette tradition ; elle n'est pas exempte de danger. Aujourd'hui, relativement rares sont les milieux monastiques où elle est encore pratiquée. En général, les Pères spirituels pensent qu'il est suffisant de la dire « en enfermant son esprit dans les mots ».



Le meilleur moyen de parvenir au recueillement, c'est la tranquillité même de la récitation, sa monotonie et cette attention portée simplement aux mots : être là, devant le Seigneur, un peu comme le pauvre, le mendiant assis sur le bord du chemin qui jette aux passants sa demande, son imploration, à brefs intervalles.

Dans le monachisme orthodoxe, on insiste beaucoup sur la prière nocturne. La nuit est le temps le plus propice pour la prière. Non seulement la première partie de l'office divin – l'Office de minuit et les Matines – se célèbre alors qu'il fait encore nuit, mais surtout la prière en cellule, la prière personnelle, a lieu la nuit. Les moines préfèrent généralement dormir un peu le matin, un peu le soir, et dégager une partie relativement importante de la nuit pour la consacrer à la prière. Mais ici la manière de faire varie selon les lieux et les Pères spirituels. Dans certains monastères, on insistera moins exclusivement sur la prière de Jésus et davantage, par exemple, sur la récitation des psaumes et d'autres prières encore, ou sur la lecture de la Parole de Dieu, qui a toujours une place importante dans la vie spirituelle du moine.

En troisième lieu, ce qui confère à la prière de Jésus une valeur exceptionnelle, c'est l'importance même du nom de Jésus. Le nom de Jésus est comme une « icône verbale ». Selon la tradition orthodoxe, en effet, dès lors qu'une icône représente la personne du Christ, de la Mère de Dieu ou d'un saint, elle devient comme le relais de leur présence, de leur rayonnement et de leur action sur nous. L'icône, assurément, n'est qu'une planche de bois, elle n'a absolument rien de divin en elle-même ; mais du fait qu'elle représente soit le Verbe incarné, soit la Mère de Dieu ou un saint, nous bénéficions par son intermédiaire de l'irradiation spirituelle de ces personnes. De même, dans la prière de Jésus, le nom de Jésus lui-même est en quelque sorte une icône du Christ, et, à travers ce nom divin, bien qu'il ne soit qu'une parole humaine en sa substance, l'énergie déifiante du Christ ressuscité nous atteint. C'est une sorte de sacrement, de réalité sensible toute pénétrée de la présence agissante du Christ. De là vient la force, le pouvoir de l'invocation de ce nom très saint de Jésus. Comme le proclamait l'apôtre Pierre, *Il n'y a pas sous le ciel d'autre Nom par lequel nous puissions être sauvés* (Act., 4, 12).

Les moines ont cette prière sur les lèvres non seulement pendant leur « canon (règle) de prière » nocturne, mais en toute circonstance. Pourtant, cette répétition n'est pas encore la vraie prière continue ; elle reste une prière intermittente, formée d'une succession d'actes. Elle a pour but de préparer à la vraie prière continue ; celle-ci est un état intérieur qui transcende tous les actes et est un don de l'Esprit-Saint.

4. L'expérience de la grâce

Par la pratique de la prière active, telle qu'elle vient d'être décrite, prière très simple, où l'activité discursive de l'esprit a peu de place et l'imagination encore moins, l'homme peut parvenir, s'il plaît à Dieu, à une expérience de Dieu beaucoup plus profonde. Un moine russe du siècle dernier, le starets Jean de Moldavie, dans un bref témoignage légué à ses fils spirituels, racontait ainsi son itinéraire spirituel : « Quand j'eus passé bien des années à pratiquer sans cesse la prière, voici que cette prière commença à s'approfondir dans mon cœur. Plus tard, dans l'ermitage du Pokrov, le Seigneur me visita, grâce aux prières du Père Platon. Une joie inexprimable inonda mon âme et la prière intérieure commença d'opérer. Elle m'emplit d'une douceur telle,

ineffable, que je ne puis dormir. Je dors à peine une heure sur vingt-quatre, assis, et puis je me lève, frais et alerte comme si je n'avais jamais dormi ; et, même quand je dors, mon cœur veille. Et cette prière a commencé à porter des fruits. C'est bien vrai, mon enfant : le Royaume des Cieux est au-dedans de nous. Un amour inexprimable envers tous, accompagné de larmes a pris naissance en moi. Si je le veux, je puis pleurer sans m'arrêter. Et l'Écriture sainte, en particulier l'Évangile et les Psaumes, est pleine d'une douceur si grande pour moi que je ne puis me rassasier de la lire, et chaque mot me comble d'admiration et me fait verser des larmes. Souvent, je me tiens debout, le soir, pour lire les Psaumes ou dire la prière de Jésus et je suis ravi, tiré hors de moi-même je ne sais où, dans le corps ou hors du corps, je ne sais, Dieu le sait. Mais quand je reviens à moi-même, il fait de nouveau jour »⁶.

On raconte de l'un des grands spirituels contemporains de l'Athos, le Père Callinique, mort peu avant la deuxième guerre mondiale, qu'il lui arrivait parfois d'être saisi huit jours durant par la présence de Dieu, d'une façon tellement intense qu'il ne mangeait plus et perdait entièrement conscience de tout ce qui l'entourait.

⁶ Cité par S. BOLSHAKOFF, *Russian Mystics*, Kalamazoo, U.S.A., s.d., p. 97-98.

5. Le repentir et les larmes

Que le chrétien soit parvenu à la contemplation, ou qu'il en soit encore à la prière active, sa prière devra toujours s'accompagner d'une attitude que la tradition appelle la componction du cœur, le repentir. Il ne s'agit pas d'un sentiment de culpabilité, mais d'une nostalgie profonde de Dieu et du sentiment douloureux de s'être éloigné de lui, d'en être éloigné actuellement, par sa propre faute. Comme l'écrivait saint Ignace Briantchaninov, « tant qu'on n'est pas purifié et renouvelé par l'Esprit, la prudence consiste à ne reconnaître comme correcte aucune sensation, aucun sentiment du cœur, excepté le sentiment du repentir, la salutaire affliction pour son péché, mêlé d'espérance en la miséricorde de Dieu. De la nature déchue, Dieu n'accepte qu'une seule offrande du cœur, qu'un seul de ses sentiments, qu'un seul de ses états. *Le sacrifice qui convient à Dieu, c'est un esprit, brisé ; un cœur broyé et humilié, Dieu ne le méprise point* (Ps 50,19)⁷. »

Ce brisement du cœur est l'une des composantes les plus essentielles de la vie spirituelle dans la tradition orthodoxe. Alors que le sentiment de l'amour et la ferveur sensible prêtent à illusion, et pour cette raison doivent être sévèrement réfrénés tant que le cœur n'est pas purifié, le repentir est le

meilleur rempart contre cette forme subtile de recherche de soi-même.

6. Les préparations nécessaires

Lorsqu'ils traitent des différents degrés de la prière, les maîtres orthodoxes insistent fortement sur la nécessité de ne pas brûler les étapes et de respecter les préparations indispensables pour accéder aux degrés supérieurs. L'essentiel de la vie spirituelle, assurément, c'est la prière. Mais celle-ci doit s'accompagner d'un effort spirituel portant sur tous les domaines. Il ne faut chercher en aucune façon à accéder à des états supérieurs de prière avant le temps, avant que n'ait été réalisée une purification profonde de tout l'être. Négliger ce labeur serait ouvrir la porte à toutes les illusions, en risquant de confondre des sensations, en apparence spirituelles, mais en réalité imaginatives, avec la véritable expérience de Dieu. C'est ce qui explique la formule, qui n'est paradoxale qu'en apparence, d'un grand moine athonite contemporain, le Père Ephrem de Katounakia : « On ne vient pas au monastère pour prier, mais pour obéir », l'obéissance étant pour le moine le moyen privilégié de renoncer à toute volonté propre, de mourir à l'*ego* pour laisser le Christ vivre en lui.

⁷ IGNACE BRIANTCHANINOV, *Approches de la prière de Jésus*, coll. Spiritualité orientale, N° 35, Bellefontaine, 1983, p. 80-81.

Souvent, les auteurs ascétiques orthodoxes disent que la « pratique des commandements de l'Évangile » est la condition indispensable de tout progrès spirituel. Cette expression recouvre, si on l'entend dans le sens qu'ils lui donnent, tout le champ de l'ascèse. Elle implique, à titre de moyens, la pratique du jeûne, des veilles nocturnes et de tous les renoncements que non seulement les moines, mais tous les chrétiens fervents doivent mettre en œuvre s'ils veulent que le germe divin reçu au baptême se développe en eux et porte du fruit. Mais elle consiste surtout dans l'exercice de l'humilité et de la charité fraternelle. La reconnaissance de

notre condition de pécheurs et l'humble amour du prochain sont les seules portes qui peuvent nous donner accès à la plénitude des dons de Dieu, à cet état de prière constante auquel le moine doit aspirer, puisque le but de la vie chrétienne ici-bas est « l'acquisition du Saint-Esprit », la parfaite docilité à toutes les motions intérieures du Saint-Esprit. L'homme n'avance plus alors dans la vie spirituelle à force de rames, mais il n'a plus qu'à tendre ses voiles et à être attentif à percevoir d'où vient le vent, selon la belle expression de saint Jean Climaque.

UN MOINE ORTHODOXE,
PERE SPIRITUEL DU MONASTERE DE SOLAN⁸.

⁸ Le Monastère de Solan, ou Monastère de la Protection de la Mère de Dieu, Solan, 30330 La Bastide d'Engras, France, est un monastère orthodoxe féminin qui compte une quinzaine de moniales. Il dépend du Monastère de Simonos Petra au Mont-Athos, Grèce, dont il suit les usages liturgiques et le genre de vie ; il relève comme lui du Patriarcat de Constantinople.



MONASTERE DE LA PROTECTION DE LA MERE DE DIEU.
DÉPENDANCE DU MONASTERE DE SIMONAS PETRA (MONT-ATHOS) SOLAN

CHRONIQUE JURIDIQUE

I. Attention aux dons faits aux communautés non reconnues ! Nouvelle mise en garde

Nous avons déjà, à plusieurs reprises, attiré l'attention de nos lecteurs sur les risques d'une imposition des dons faits à une communauté non reconnue du fait de la décision du Tribunal de Grande Instance de Nanterre du 5 juillet 2000 (cette revue, n° 124 p. 20-21), confirmée par la Cour d'Appel de Versailles du 28 février 2002 (cette revue, n° 130 p. 31-32). Ce contentieux concernait des dons faits à l'association Les Témoins de Jéhovah qui ont été soumis à taxation et à pénalités.

Les décisions des juges du fond viennent d'être confirmées par la Cour de Cassation (Chambre Commerciale, 5 octobre 2004). Qu'en retenir comme conséquences pratiques en notre domaine ?

Avec certitude, les congrégations légalement reconnues peuvent recevoir des dons en franchise de droits (art. 795-10 du Code général des impôts).

Avec certitude également, les associations qui sont d'intérêt général au sens de l'art. 200 du même Code ne sont pas soumises à taxation dans la mesure où elles ont un caractère 'philanthropique, éducatif, social, humanitaire... culturel ou concourant à la mise en valeur du patrimoine artistique, à la défense de l'environnement naturel ou à la diffusion de la culture...' ce qui suppose absolument que ces associations ne fonctionnent pas au profit d'un cercle restreint de personnes ; en outre elles doivent avoir une gestion désintéressée et exercer une activité non lucrative (instruction min. du 25 janvier 2005). La loi du 1^{er} août 2003 est venue renforcer cette certitude d'exonération : en effet toutes ces associations qui peuvent délivrer des reçus fiscaux sont exonérées de droits pour les dons reçus (v. P. Avignon, cette revue n° 136, p. 35-37).

Mais les communautés non reconnues, et les associations qui

¹ La récente revue *Juris Associations* n° 314 du 1^{er} mars 2005 le souligne pareillement en ces termes : 'les associations particulièrement concernées par un risque de taxation sont essentiellement les associations à caractère religieux qui ne sont ni des congrégations ni des associations culturelles autorisées' (p. 21).

ne sont pas d'intérêt général au sens étroit sus-indiqué, risquent toujours une taxation en cas de révélation du don, laquelle peut découler d'un contrôle fiscal.¹ On ne peut donc que leur conseiller à nouveau de faire passer les dons manuels par la Fondation des

Monastères – la modicité de chaque don n'excluant pas, selon la Cour de Cassation, son caractère de libéralité taxable. Mais il est vrai qu'en l'espèce le montant total des dons en cause était considérable !

P. ACHILLE MESTRE

Réduction d'impôts pour les dons : amélioration !

Depuis la loi de finances pour 2005, les organismes pouvant délivrer des reçus fiscaux le font désormais dans des conditions plus favorables pour les particuliers donateurs. Les dons, dans la limite inchangée de 20% du revenu imposable, ouvrent droit à une réduction d'impôt désormais égale à 66% de leur montant.

II. Le chèque emploi associatif

En complément de l'article paru dans notre numéro 136 du mois d'octobre 2003, nous vous transmettons ces quelques précisions puisque que le système est en place, pour toute la France, depuis le 1^{er} juillet 2004.

- Le service Chèque Emploi Associatif peut être utilisé par toute association de France métropolitaine, à condition de ne pas employer plus de trois salariés équivalent temps plein au cours d'une année (soit moins de 4821 heures par an).

- Le service est gratuit et sécurisé.

- L'adhésion s'effectue auprès de votre établissement financier habituel (CCP, banque, CE). Elle doit être accompagnée d'une

autorisation de prélèvement automatique des cotisations sociales. Cet établissement peut vous donner tout renseignement utile.

- Après vérification cet établissement financier vous remettra le chéquier nécessaire. Avec ce chéquier vous payez le salaire net de votre salarié et vous envoyez les volets sociaux nécessaires au calcul des cotisations sociales au centre national des Chèques Emploi-Associatif. Vous pouvez aussi les transmettre par internet.

- Le salarié recevra une attestation d'emploi qui vaut bulletin de salaire à chaque période d'emploi et une attestation annuelle pour permettre sa déclaration de revenus.

CONTACTS UTILES : N° VERT 0800 1901.00
OU WWW.CEA.URSSAF.FR

III. A propos des ascenseurs

Si votre communauté possède un ou plusieurs ascenseurs et si ces ascenseurs sont utilisés ne serait-ce que ponctuellement par des personnes ne faisant pas partie de la communauté (hôtes, ou simplement personnel laïc : femmes de ménage, personnel d'entretien etc...) **les nouveaux arrêtés** qui viennent de paraître au sujet de la sécurité des ascenseurs vous concernent. (Arrêtés du 18 novembre 2004 parus au J.O. du 28 11 04 pris en application du décret du 9 septembre 2004 relatif à la sécurité des ascenseurs).

Cependant, toutes les dispositions à prendre ne sont pas immédiates. Vous avez donc tout le temps de réfléchir et de demander conseil, avant de donner suite aux propositions que votre installateur ne manquera pas de vous adresser.

I) Le contrat d'entretien.

Il est nécessaire et doit être conclu pour un an minimum et renouvelable. Ce contrat comporte des visites régulières espacées de 6 semaines au maximum.

Le titulaire du contrat d'entretien est responsable de ses prestations, il doit avoir un contrat d'assurance et il ne peut sous-traiter.

Le contrat d'entretien couvre les frais d'entretien régulier (ex : réparations des boutons, lumières, fermes-portes etc...) ainsi que les frais d'entretien courant de la machinerie.

Ne sont pas compris dans le contrat d'entretien : le remplacement des pièces dégradées par corrosion, vandalisme, ou accident indépendant de la société d'entretien, le nettoyage des cabines, les travaux de modernisation ou la mise en conformité avec les règlements.

Il doit exister un carnet d'entretien visé à chaque visite.

(arrêté du 18 11 04, J.O relatif à l'entretien des installations, J.O. du 28 11 04, p. 20222)

II) L'échéancier des dispositifs de sécurité à mettre en place.

Les dispositifs à mettre en place avant le 3 JUILLET 2008 concernent :

- 1) le contrôle électrique de fermeture des portes et les serrures.
- 2) le remplacement des portes battantes par des portes coulissantes.
- 3) la détection de présence des personnes afin d'éviter les heurts par la fermeture des portes.

4) le dispositif de clôture des gaines.

5) le parachute de cabine et le limiteur de vitesse.

6) les dispositifs destinés à éviter toute chute en gaine par les usagers ou le personnel d'entretien.

7) ceux permettant au personnel d'intervention d'accéder sans danger aux locaux machines.

Les dispositifs à mettre en place avant le 3 JUILLET 2013 :

1) Dispositifs d'arrêts et de maintien à niveau.

2) les téléalarmes.

3) la résistance mécanique des portes vitrées si elles existent.

4) la protection en cas de chute libre ou de survitesse.

5) les dispositifs de protection du personnel d'intervention.

6) l'éclairage des locaux machines, poulies ...

Les dispositifs à mettre en place avant le 3 JUILLET 2018 :

1) Un accès sans danger pour l'accessibilité des personnes handicapées pour les ascenseurs installés après le 31 12 82.

2) les dispositifs de protection contre une vitesse excessive.

(arrêté du 18 11 04, relatif aux travaux de sécurité, J.O. du 28 11 04, p. 20225)

III) Les contrôles de sécurité.

Ils doivent être effectués régulièrement : tous les 5 ans, par une société ayant obtenu un numéro d'accréditation pour effectuer ces visites (Sociétés de contrôles comme Véritas, Socotec, Apave ou autres..)

Ces contrôles sont à faire réaliser par le propriétaire et à ses frais.

Pour les ascenseurs installés avant le 3 JUILLET 2003 le premier contrôle doit avoir lieu avant le 3 JUILLET 2009.

Pour ceux installés après JUILLET 2003 : 5 ans après l'installation

Le propriétaire choisit librement le contrôleur technique (qui ne peut être la société d'entretien).

Toute une liste des contrôles à effectuer est prévue par la circulaire.

(arrêté du 18 11 04, relatif aux contrôles techniques, J.O. du 28 11 04, p. 20218).

SŒUR BENOIT

PS : La Fondation ayant tous les textes parus au J.O. peut en envoyer la photocopie sur demande.

RECENSIONS

Nous souhaitons commencer par présenter, dans ce numéro consacré au monachisme d'Orient, une bibliographie raisonnée d'ouvrages récents qui concernent, de près ou de plus loin, ce domaine.

“La foi, chez beaucoup de chrétiens en Occident, a cessé d’être un état pour devenir une idée qu’on a sur Dieu”. Ce constat conduit *Le Starets Serge* à nous “réapprendre la prière comme une respiration”. Jean-Claude LARCHET nous livre la vie, la personnalité de Cyrille Chévitch (*Cerf 2004*) qui devint moine en 1942 sous le patronage de saint Serge de Valaam, pour terminer comme higoumène du Skit du Saint Esprit au Mesnil Saint-Denis où il resta jusqu’à sa mort en 1985. Autant dire que son enseignement parle aux français que nous sommes. Le Starets nous invite à creuser le désir de Dieu avec patience et humilité : telle doit être l’attitude spirituelle du priant. Une troisième partie nous livre avec bonheur des paroles du Starets recueillies par ses proches.

Bien connu, le Père Michel EVDOKIMOV, prêtre orthodoxe, nous convie à *Ouvrir son cœur* (*Desclée de Brouwer 2004*). C’est une bonne initiation à la prière du cœur, en ce lieu où se fait la rencontre avec Dieu. Si l’homme ouvre son cœur, “foyer de l’âme”, Dieu est apte à le guérir ; une vie nouvelle jaillira. Ce livre peut guider les hommes de notre temps en quête de Dieu et, quelle que soit leur condition de vie, les entraîner à la prière continue qui les fera vivre “en Christ”.

De son côté, un jeune prêtre Carme, Christophe-Marie BAUDOIN, nous initie à *La prière du cœur* (*Cerf 2004*). C’est une approche de l’hésychasme, méthode de vie spirituelle issue du monachisme primitif destinée à unifier toute une vie en conduisant à l’amour de Dieu dans l’autre. Pareille voie nous fait pénétrer dans le mystère du Christ, en même temps qu’elle est un chemin vers l’unité des chrétiens.

Dans sa prière, qui n’a pas été gêné, un jour ou l’autre, par la sixième demande du Notre Père : “ne nous soumetts pas à la tentation” ? Jean-Marie GOURVIL reprend tout le débat et propose une autre traduction qu’il donne pour titre à son ouvrage *Ne nous laisse pas entrer dans l’épreuve* (*F.X. de Guibert 2004*). Au sens du combat total de l’homme

contre la victoire du mal que propose la traduction liturgique, il préfère, avec les évêques orthodoxes de France, insister sur le combat quotidien contre le malin qui justifie une vigilance accrue, une conversion permanente. Pour ce faire, il s'appuie beaucoup sur la Tradition des Pères... mais il faut bien reconnaître qu'elle est loin d'être unanime !

Pour nous aider à prier autrement, le P. Michel QUENOT, prêtre orthodoxe commente dans un ouvrage bien illustré *Les icônes des douze grandes fêtes* qu'il a retenues de sa tradition (108 pages, Ed. Saint-Augustin 2004). Pour chacune d'elles, une icône pleine page (couleur), récente ou plus ancienne ; et puis de très beaux textes d'hymnes ou de tropaires bien choisis, ainsi que de bonnes explications des symboles si chers à l'Orient.

L'Orient orthodoxe évoque inmanquablement une sainte montagne. On saura donc gré aux Presses de la Renaissance (2004) d'avoir publié les *Lettres du Mont Athos*. Qui ne connaît pas la presque île comprendra quelque chose de ce lieu magique où la prière ininterrompue des moines orthodoxes préserve la tradition du monachisme dans ses formes les plus anciennes. A travers dix huit lettres, un moine pèlerin qui désire garder l'anonymat va de monastère en monastère entre octobre 1843 et août 1844. C'est un témoignage de première main sur les lieux, sur les moines et leurs coutumes (parfois un peu étranges comme l'exhumation des ossements), sur les interminables Offices de nuit, sur les vertus de l'accueil toujours aussi bien pratiquées. Œuvres de grande authenticité, ces *Lettres* sont une invitation au voyage, au pays de la foi éternelle.

De ce contact avec le Mont Athos où il vécut entre 1925 et 1947, l'archimandrite SOPHRONY nous livre son autobiographie spirituelle dans *La prière, expérience de l'éternité* (Cerf 2004). Disciple de st Silouane, il passa sa vie à mettre en œuvre son conseil "tenir son esprit en enfer et ne pas désespérer". Travaillé d'abord par le mysticisme de l'Orient non chrétien, dont il conserve des traces, Sophrony est pétri d'Évangile qu'il vit et qu'il respire à longueur de temps. Voilà un vrai visage de moine oriental, constamment assoiffé de Dieu.

Olivier CLEMENT est de ces hommes de grande culture et de dialogue qui font pont entre l'Orient et l'Occident. Nous avons goûté ses *Mémoires d'espérance* (entretiens avec J.C. Noyer, DDB 2003). Malgré le

titre, le pessimisme semble parfois l'emporter. Ainsi l'œcuménisme lui paraît empêtré dans des nœuds inextricables de part et d'autre. Raison de plus pour être attentif à ces signes d'espoir que représentent des relais de prière comme Taizé, Bosé ou Chevetogne. Et l'auteur, sur un plan plus théologique, appelle de ses vœux la définition d'une nouvelle forme de primauté acceptable par tous les chrétiens.

C'est encore Olivier Clément qui préface les homélies de Jean CORBON *Cela s'appelle l'aurore* (Ed. des Béatitudes 2004) : prêchées au Liban entre 1980 et 2000, elles s'adressent à tous ceux qui vivent les heures douloureuses de la guerre, mais aussi de la division des Eglises. Dans le même style, on pourra lire avec profit *Le christianisme ne fait que commencer* par Alexandre MEN, prêtre russe assassiné en 1990 dont le *Cerf* (2004) livre ici de belles et fortes homélies qui nous font découvrir certaines traditions orthodoxes et ont le mérite d'une grande actualisation de la Parole de Dieu.

D'un prêtre russe orthodoxe, Vladimir ZIELINSKY, on pourra encore lire *A la découverte de la Parole* (Parole et Silence 2004), ouvrage écrit derrière le rideau de fer et qui nous met au contact du matérialisme athée. Il nous dit, dans ce monde de ténèbres, la rencontre toujours éblouissante avec le Christ. Les interférences avec Tolstoï, Dostoïewski, Berdiaev enrichissent le propos et lui donnent une saveur toute slave.

L'Orient, c'est aussi immanquablement le contact avec l'Islam, le dialogue islamo-chrétien, ses hauts et ses bas. Nous avons, dans les publications récentes, repéré trois livres exemplaires à cet égard. D'abord de M^{gr} CLAVERIE, orfèvre en la matière, un *Petit traité de la rencontre et du dialogue* (Cerf 2004). Nous est ici livrée une retraite qui nous invite à faire le point sur nos manières d'être avec Dieu et avec les autres, notamment en communauté. L'ancien évêque d'Oran met en garde contre les fausses similitudes entre le christianisme et l'Islam. Car leurs Paroles originelles sont différentes. Allah dit à l'homme : "adore-moi. Je suis ton Dieu, l'Unique". Tandis que le Dieu de la Bible se penchera plutôt vers l'homme pour lui susurrer : "ne crains pas ; Je t'aime". Oui, pour un chrétien, avoir la foi c'est ne jamais désespérer de l'amour, et le prédicateur nous le rappelle particulièrement à propos de la vie religieuse, école et épreuve du dialogue.

Justement les *Dialogues avec un musulman* (Cerf 2004) retranscrivent les propos croisés du P. Pierre GRELOT, bibliste bien connu avec un jeune marocain. Le texte est passionnant, très didactique et donc parfaitement simple à lire, toujours dans la justesse de ton et dans la vérité théologique. Tout au plus pourra-t-on regretter que le Père Grelot et Ahmed ne soient pas davantage à parité : le premier enseigne l'autre qu'il tutoie du reste unilatéralement. La confrontation est cependant réelle, et aucune grande question n'est éludée. On vérifie bien, une fois encore, que ces religions si proches sont cependant exclusives l'une de l'autre – pensons à la place faite à Jésus. Ainsi, on comprend mieux les difficultés du dialogue islamo-chrétien ! Heureusement qu'il est des ponts entre nos religions comme l'inattendu P. Grelot qui avoue réciter chaque soir, après la prière chrétienne, la Fatihah, la prière fondamentale de l'Islam inscrite dans la première sourate du Coran :

*« Au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux,
Louange à Allah, Seigneur des mondes,
Bienfaiteur miséricordieux,
Souverain du Jour du jugement ;
C'est Toi que nous adorons, Toi dont nous demandons l'aide,
Conduis-nous dans la voie droite,
La voie de ceux à qui Tu as donné tes bienfaits,
qui ne sont ni l'objet de ton courroux ni les égarés ».*

L'auteur en fait un admirable commentaire (p. 35 suiv.) qui pourrait instruire tout chrétien sur notre commune foi monothéiste, et faire tomber bien des préjugés.

La lecture de ce bel ouvrage pourra être complétée, ou plutôt introduite par le livre de Jean FERNAND-LAURENT, *Faut-il craindre l'Islam ?* (Ed. saint Augustin 2004) : de tonalité journalistique, destiné à un grand public, l'ouvrage envisage les voies qui permettent de vivre avec l'Islam autrement que dans la crainte. D'immenses prédécesseurs nous ont montré le chemin comme François d'Assise, Charles de Foucauld ou les moines de Tibhirine.

A.M.

Les citoyens du ciel, Conversations avec douze moines

Samuel PRUVOT

132 pages, Cerf 2004.

Un journaliste, au ton alerte, va de monastère en monastère. Il donne, avec beaucoup de liberté, la parole à ceux qu'il rencontre. Et en bref préambule, un lieu est présenté : une Chartreuse ou une Visitation, un monastère bénédictin ou cistercien. Nous avons goûté la fraîcheur des propos et l'espérance qui les habitent. Un livre pour faire découvrir la saveur de la vie monastique.

Dieu à fleur d'homme

Bernard POUPARD

166 pages, Ed. saint Augustin 2004

“Je ne pense pas que le désir de voyager dans les régions de l'âme soit pour une élite”. Et de fait le P. Bernard Poupard, moine bénédictin de Clereland, nous livre une mystique au quotidien, fruit de son expérience aux frontières des cultures et des religions, au Maroc ou en Côte d'Ivoire comme près de Disneyland Paris. Sa vie est tissée par une recherche constante de Dieu dans la joie comme dans les épreuves, derrière lesquelles on peut même deviner l'ombre de la maladie. Mais la prière n'est-elle pas justement “une relation de l'extrême” ? L'auteur nous invite à pénétrer, au delà des liturgies dominicales voire quotidiennes, dans le silence de la solitude et à y demeurer. Son propos rejoint celui des plus grands mystiques, mais alors que ceux-ci nous semblent souvent inatteignables, les témoignages du P. Poupard nous restent proches, car ils croisent nos routes, nos interrogations, nos doutes aussi. Mais la foi de cet homme reste chevillée au corps, que traduit son désir de rencontrer Dieu en toutes circonstances, en toutes personnes. Les chemins sont parfois inattendus ; les rencontres étranges. N'est-ce pas le lot de toute vie ? L'essentiel c'est de chercher vraiment Dieu, de Le faire découvrir aux autres. Gratuitement. Par amour.

Qui aura aimé ce parcours pourra lire du même auteur et chez le même éditeur des Méditations de Noël, quelques homélies choisies, composées, recomposées qui nous disent les chemins qu'emprunte Dieu pour advenir en notre monde.

ANNONCES

1 Sculpteur réalise tous travaux bois, pierre, marbre :
statuaire, mobilier, création, restauration.

Vend vierge moderne chêne hauteur 1 mètre.

Contact : François Chavanel Résidence du Carmel
BP 522 - 24105 BERGERAC

Tél : 06 71 59 52 87

2 Cède 12 bancs de chapelle 3 et 4 places.

Contacteur Sr Jean-Baptiste, Abbaye des Bénédictines
57590 ORIOUCOURT

Tél : 03 87 01 31 67 - Fax : 03 87 01 42 01

3 Communauté des Augustines de RENNES propose à la
location ses locaux situés en centre ville.

Pour tous renseignements, contacter Maître RAGOT
7 bd de la Tour d'Auvergne

BP 40 503 - 35105 RENNES cedex

Tél : 02 99 67 39 39 - Fax : 02 99 67 34 54

e.mail : bpp.rennes@notaires.fr

4 Le Monastère La Font St-Joseph (83570 COTIGNAC)
recherche des livres de chœur :

Office bénédictin – Editions de Solesmes (latin)

Tél : 04 94 04 63 44 - Fax : 04 94 04 79 78

Abonnez-vous,

Abonnez vos amis à la revue trimestrielle
“Les Amis des Monastères”

Tarifs

Ordinaire: **15 €**
Soutien: **25 €**
Le numéro: **4 €**

- Je désire un numéro specimen gratuit,
- Je souhaite m’abonner à la revue “Les Amis des Monastères”,
- Je choisis la formule ordinaire comprenant 4 numéros pour 15 €,
- Je choisis la formule de soutien comprenant 4 numéros pour 25 €,
- Je demande l’abonnement gratuit
(offre réservée aux communautés religieuses en difficulté).

Communauté religieuse :

.....

Nom:Prénom.

Adresse.

.....

Code postal Ville.

Complétez le bulletin d’abonnement, accompagné de votre chèque libellé à l’ordre de “La Fondation des Monastères” et renvoyez le tout sous enveloppe affranchie à :

La Fondation des Monastères
83/85, rue Dutot
75015 PARIS

Conformément à la loi informatique et libertés,
vous disposez d’un droit d’accès et de rectification
aux informations vous concernant.



